

Le Courrier

PUBLICATION DE L'ORGANISATION DES NATIONS UNIES

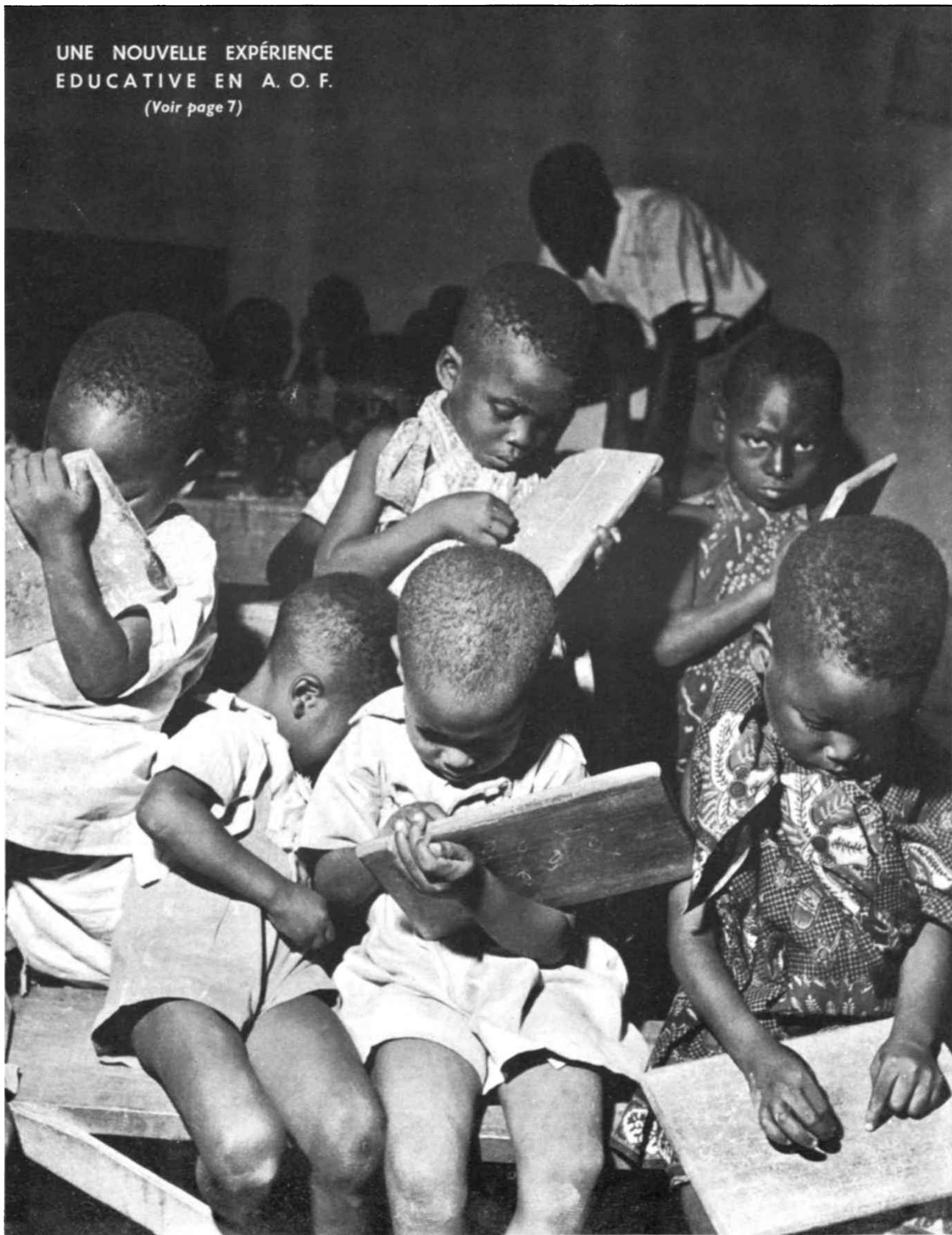


POUR L'ÉDUCATION, LA SCIENCE ET LA CULTURE

Prix : 50 fr. — 20 cents (U.S.) — 1 shilling (U.K.)

VOLUME VI — N. 1. — JANVIER 1953

UNE NOUVELLE EXPÉRIENCE
ÉDUCATIVE EN A. O. F.
(Voir page 7)



(Photo Eric Schwab.)

LATITUDES ET LONGITUDES...

Le Courrier

RÉDACTION-ADMINISTRATION :
MAISON DE L'UNESCO
19, avenue Kléber, PARIS-16^e

Rédacteur en chef : S. M. KOFFLER.

Secrétaires de rédaction :

Edition française : ALEXANDRE LEVENTIS
Edition anglaise : R. S. FENTON
Edition espagnole : JOSÉ DE BENITO

Les articles paraissant dans "Le Courrier" expriment
l'opinion de leurs auteurs et pas nécessairement celles de
l'Unesco ou de la rédaction.

Imp. GEORGES LANG, II, rue Curial, Paris.

MC. 52. I. 67. F.

ABONNEMENTS

Le prix de l'abonnement est de 500 fr.
français, de \$ 2 ou 10 s. 6 d.

Ecrivez à notre dépositaire dans votre pays
ou, à défaut, directement à l'UNESCO,
19, avenue Kléber, Paris.

Allemagne : Unesco Vertrieb für Deutschland,
R. Odenbourg, Munich.

Argentine : Editorial Sudamericana, S.A.,
Alsiná 500, Buenos-Aires.

Australie : Oxford University Press, 346, Little
Collins Street, Melbourne.

Autriche : Wilhelm Frick Verlag, 27, Graben,
Vienne I.

Barbade : S.P.C.K. Bookshop, Broad Street,
Bridgetown.

Belgique : Librairie Encyclopédique, 7, rue du
Luxembourg, Bruxelles IV.

Birmanie : Burma Educational Bookshop,
551-3, Merchant Street, P.O. Box 222, Rangoon.

Bolivie : Libreria Selecciones, av. 16 de Julio 216,
Casilla 972, La Paz.

Brésil : Livraria Agir Editora, Rua Mexico, 98-B,
Caixa postal 3291, Rio-de-Janeiro.

Canada : Centre de Publication Internationale,
4234, rue de la Roche, Montréal 34.

Ceylan : Lake House Bookshop, The Associated
Newspapers of Ceylon Ltd, Colombo I.

Chili : Libreria Lope de Vega, Moneda 924,
Santiago du Chili.

Chypre : Tachydromos, P.O.B. 473 Nicosie.

Colombie : Emilio Royo Martin, Carrera 9 a,
1791, Bogotá.

Costa-Rica : Trajes Hermanos, Apartado 1313,
San-José.

Cuba : Unesco Centro Regional en el Hemisferio
Occidental, Calle 5 No. 306, Vedado, La Havane.

Danemark : Ejnar Munksgaard Ltd, 6, Norre-
gade, Copenhague K.

Fédération Malaise et Singapour : Peter
Chong & Co, P.O. Box 135, Singapour.

Egypte : La Renaissance d'Egypte, 9, rue Adly-
Pacha, Le Caire.

Equateur : Casa de la Cultura Ecuatoriana,
Av. 6 de Diciembre 332, casilla 67, Quito.

Espagne : Aguilar, S.A. de Ediciones, Juan
Bravo 38, Madrid.

Etats Associés du Cambodge, du Laos et
du Viet-Nam : K. Chantarith, C.C.R., 38, rue
Van Vollenhoven, Phnom-Penh.

Etats-Unis d'Amérique : Columbia University
Press, 2960 Broadway, New-York, 27.

Finlande : Akateeminen Kirjakauppa, 2 Keskus-
katu, Helsinki.

Formose : The World Book Co. Ltd., 99 Chung
King South Rd, Section 1, Taipei.

France : Librairie Universitaire, 26, rue Soufflot,
Paris (5^e).

Grèce : Eleftheroudakis, Librairie Internationale,
Athènes.

Haïti : Librairie « A la Caravelle », 36, rue Roux,
Port-au-Prince.

Hongrie : « Kultura », P.O. Box 149, Budapest 62.

Inde : Orient Longmans Ltd, Bombay, Calcutta,
Madras.

Oxford Book & Stationery Co, Scindia House,
New-Delhi.

Rajkamal Publications Ltd, Himalaya House,
Bombay 1.

Indonésie : G.C.T. van Dorp & Co N.V., Djalan
Nusantara 22, Djakarta.

Irak : McKenzie's Bookshop, Bagdad.

Israël : Blumstein's Bookstores Ltd., 35, Allenby
Road, Tel-Aviv.

Italie : G.C. Sansoni, via Gino Caponi 26, Casella
postale 552, Florence.

Japon : Maruzen Co. Inc, 6 Tori-Nichome,
Nihonbashi, Tokyo.

Liban : Librairie Universelle, Avenue des Fran-
çais, Beyrouth.

Luxembourg : Librairie Paul Bruck, 50 Grand-
Rue, Luxembourg.

Mexique : Libreria Universitaria, Justo Sierra, 16,
Mexico D.F.

Nigeria : C.M.S. Bookshop, P.O. Box 174, Lagos.

Norvège : A/S Bokhjórnet, Stortingsplads, 7,
Oslo.

Nouvelle-Zélande : South Book Depot, 8
Willis Street, Wellington.

Pakistan : Ferozsons Ltd., Karachi, Lahore,
Peshawar.

Panama : Agencia Internacional de Publica-
ciones, Apartado 2052, Panama.

Pays-Bas : N. V. Martinus Nijhoff, Lange Voor-
hout, 9, La Haye.

Pérou : Libreria Internacional del Peru, S.A.,
Giron de la Union, Lima.

Philippines : Philippine Education Co., 1104
Castillejos, Quiapo, Manille.

Porto-Rico : Panamerican Books Co., San
Juan 12.

Portugal : Publicações Europa-America, Ltda.,
4, Rua da Barroca, Lisbonne.

Royaume-Uni : H.M. Stationery Office, P.O.
Box 569, Londres, S.E.1.

Suède : A.B. C.E. Fritzes Kungl. Hovbokhandel,
Fredsgatan, 2, Stockholm.

Suisse : Suisse allemande : Europa Verlag,
5, Rämistrasse, Zurich. — Suisse romande :
Librairie de l'Université, 22-24, rue de Romont,
Fribourg.

Surinam : Radhakrishnan & Co. Ltd, Watermo-
lenstraat 36, Paramaribo.

Syrie : Librairie Universelle, Damas.

Tanger : Centre International, 54, rue du Statut.

Tchécoslovaquie : Orbis, Narodni, 37, Prague I.

Thaïlande : Suksapan Panit, Arkarn 9, Raj-
damnern Avenue, Bangkok.

Turquie : Librairie Hachette, 469, Istiklal Cad-
desi, Beyoglu, Istanbul.

Union Sud-Africaine : Van Schaik's Book-
store, P.O. Box 724, Prétoria.

Uruguay : Centro de Cooperación Científica
para la América Latina, Unesco, Bulvar
Artigas, 1320, Montevideo.

Yougoslavie : Jugoslovenska Krjiga, Marsala
Tita 23/11 Belgrade.

Sauf mention spéciale, les articles publiés
dans ce numéro peuvent être reproduits
sans autorisation préalable, à condition
d'en mentionner l'origine : « Le Courrier de
l'Unesco. »

★ **Nouvelle internationale** : Le Conseil
Exécutif du Fonds International de
Secours à l'Enfance (U.N.I.C.E.F.)
vient d'allouer sept millions de dollars
à ses œuvres d'assistance aux enfants
et aux mères de trente et un pays. Une
grande partie de cette somme sera
consacrée aux enfants d'Asie. Divers
programmes de secours dans le Moyen
Orient, en Amérique Latine et en
Europe figurent également dans le plan
de travail de l'U.N.I.C.E.F. pour 1953.

★ **U.S.A.** : Le deuxième festival inter-
national du film sur l'art a eu lieu fin
novembre à New-York. Huit pays euro-
péens y participaient ainsi que l'Inde,
le Canada et les Etats-Unis. Le festival
avait pour but de susciter une produc-
tion accrue et une plus large diffusion
mondiale du film sur l'art. Chaque
film projeté au cours du festival a reçu
un diplôme honorifique.

★ **Afrique Orientale** : Un Institut des
Arts et Métiers qui sera ouvert à des
étudiants de toutes les races et de
toutes les confessions est en construc-
tion à Mwanza, capitale de la Province
des Lacs, au Tanganyika. Cet établis-
sissement est destiné à honorer la mé-
moire de Gandhi, et les travaux sont
financés par le Congrès National
Indien d'Afrique Orientale. Des per-
sonnalités du Kenya, de l'Ouganda, du
Tanganyika et de Zanzibar ont partici-
pé à l'élaboration de ce projet.

★ **Pérou** : Le ministère de l'Education
du Pérou a créé une commission spé-
ciale chargée d'organiser le premier
Congrès latino-américain du théâtre,
prévu pour l'an prochain à Lima.
Parmi les principaux points à l'ordre
du jour figureront l'établissement d'un
Institut du théâtre latino-américain,
l'organisation de festivals, la formation
du public et des acteurs, la censure et
le théâtre pour enfants.

★ **Nations Unies** : Le rapport annuel
de l'O.N.U. révèle que, depuis la signa-
ture de la Charte des Nations Unies,
en 1945, vingt-trois nations ont accordé
aux femmes des droits politiques
complets ou limités. Il existe aujour-
d'hui cinquante-sept pays où les fem-
mes bénéficient du même droit de vote
que les hommes.

★ **Pays-Bas** : Avec la création, cet
automne, de l'Institut d'Etudes Socia-
les, l'ancien palais royal de La Haye,
« Noordeinde », a ouvert ses portes à
des étudiants du monde entier. L'Ins-
titut accueille cette année parmi
ses élèves des jeunes gens venus de
l'Inde, du Pakistan, d'Indonésie, de
Ceylan, d'Irak, d'Israël et du Liban.
L'enseignement est donné dans un
certain nombre de langues modernes,
ce qui permet à d'éminents spécialistes
étrangers des questions sociales de
venir faire des conférences à l'Institut.

★ **France** : Les problèmes de l'éduca-
tion relatifs à la santé mentale des
enfants ont fait l'objet, le mois dernier,
à Paris, d'une Conférence internatio-
nale organisée par l'Unesco en colla-
boration avec l'Organisation Mondiale
de la Santé et la Division des Affaires
Sociales de l'O.N.U. Les délégués se
sont efforcés de déterminer, dans les
divers systèmes scolaires, les éléments
qui constituent un facteur de fatigue et
de tension pour les enfants et ceux qui,
par contre, permettent d'améliorer leur
santé mentale.

★ **Inde** : Aux termes d'un accord d'as-
sistance technique conclu en octobre
dernier entre l'O.N.U. et les gouverne-
ments de la Norvège et de l'Inde, le
Gouvernement norvégien ouvrira un
crédit de dix millions de couronnes
(490 millions de francs français) pour
la mise en œuvre dans l'Inde de divers
programmes d'assistance technique.
L'an prochain, on espère réunir une
somme d'un montant égal grâce à une
souscription qui sera lancée par les
grandes organisations civiques norvé-
giennes. On pourra ainsi fournir à
l'Inde des spécialistes, de l'équipement
et des approvisionnements. Une partie
des fonds sera consacrée à la création
de bourses qui permettront à des étu-
diants indiens de parfaire leur forma-
tion en Norvège. Une délégation nor-
végienne vient de se rendre en Inde
pour examiner avec les autorités les
différents aspects du projet et notam-
ment le développement de l'industrie,
l'amélioration de l'agriculture et la
construction de routes.

★ **Afghanistan** : La mission d'as-
sistance technique de l'Unesco en Afgha-
nistan s'est augmentée d'un nouveau
membre : M. Eric Hill, pédagogue néo-
zélandais, qui conseillera le Gouverne-
ment de Kaboul dans sa campagne
d'extension du système scolaire. La
mission de l'Unesco comprend, outre
M. Hill, un spécialiste de l'éducation
et deux experts de la formation pro-
fessionnelle. Aux termes du programme
gouvernemental, le nombre des écoles
normales sera doublé. Une école nor-
male pour jeunes filles a récemment
été inaugurée et une nouvelle école
normale sera construite prochainement
à Kandahar.

★ **Nouvelle de l'Unesco** : Une enquête
détaillée sur la situation politique de
la femme dans quatre pays d'Europe
sera prochainement entreprise par
l'Association internationale des Scien-
ces politiques. Organisée sous les aus-
pices de l'Unesco, cette enquête s'in-
crit dans le cadre de la campagne
menée par l'Organisation en faveur de
l'application des principes de la Dé-
claration universelle des Droits de
l'Homme. Un comité de spécialistes
des sciences politiques s'est réuni ré-
cemment à la Maison de l'Unesco afin
de mettre au point le plan de cette
enquête.

★ **Turquie** : Un rapport présenté par
le Gouvernement turc à la Confé-
rence générale de l'Unesco révèle que
les six cent vingt nouvelles écoles qui
ont été ouvertes récemment en Tur-
quie ont permis d'étendre l'enseigne-
ment primaire à un total d'un million
et demi d'enfants. Ce rapport indique
également qu'une somme d'environ
neuf cents millions de francs sera
consacrée à la construction d'écoles
rurales et que des conférences, des
projections cinématographiques et des
émissions radiophoniques sont organi-
sées dans le cadre des programmes
d'éducation rurale.

**IMPORTANTE DÉCISION
DU MINISTÈRE FRANÇAIS
DES P.T.T.**

A partir du mois de juillet 1953, les
personnes résidant en France
pourront souscrire, dans les bureaux
de poste et en francs français, des
abonnements à des journaux et péri-
odiques étrangers. Proposée pour la
première fois en 1947 par l'Union Pos-
tale Universelle, cette mesure pré-
voyait également l'expédition à tarif
réduit des publications en question.
Depuis, elle ne fut efficacement
appliquée que dans treize pays (Autri-
che, Belgique, Danemark, Finlande,
Italie, Luxembourg, Maroc français,
Norvège, Pays-Bas, Portugal, Républi-
que fédérale allemande, Suède et
Suisse). Lorsque le congrès de l'Union
Postale se réunit à Bruxelles en juillet
dernier, il adopta une recommandation
qui s'inspirait de l'action de l'Unesco
dans le domaine de la libre circulation
des informations et tendait à simplifier
et à élargir le système en vigueur. Aux
termes des nouveaux accords, plus libé-
raux, les personnes résidant dans un
des pays participant à ces accords
pourront — en principe — souscrire
des abonnements à des publications
paraissant dans n'importe quel autre
pays.

★ **Inde** : L'Etat d'Assam, situé dans
le nord-est de l'Inde, vient d'instituer
dans les écoles secondaires le service
social obligatoire. Dorénavant, dans les
villages voisins de zones écoles, 250.000
élèves et 8.000 professeurs consacreront
une partie de leurs samedis à ce
travail. Le but principal du programme
est d'amener les villageois à adopter
une manière de vivre saine et hygié-
nique. Elèves, professeurs et paysans
collaboreront dans ce sens.

★ **France** : A Felletin (Creuse), dans
le centre de la France, les élèves ont
participé à l'édification de leur future
école. Sous la direction de leurs aînés,
ils ont construit toute la charpente du
bâtiment (long de 130 mètres) et plu-
sieurs des ateliers. En outre, les élèves
ont réalisé nombre de travaux inté-
rieurs : murs, escaliers, peintures, etc.
Ainsi ont-ils pu mettre en pratique les
connaissances qu'ils vont approfondir
au cours de leurs études, c'est-à-dire
toutes les techniques du bâtiment, de
la taille de la pierre à la serrurerie.

★ **Norvège** : Le gouvernement norvé-
gien a ouvert à Oslo le « Musée Kon
Tiki » où est exposé le radeau ayant
servi à la fameuse expédition de Thor
Heyerdahl. Avec le montant des droits
perçus à l'entrée du musée a été créée
une bourse de 250.000 francs qui sera
dédiée cette année en faveur d'étu-
des ethnographiques se rapportant de
préférence aux problèmes soulevés par
l'expédition du « Kon Tiki ».

★ **Nations Unies** : L'administration
postale des Nations Unies vient d'émet-
tre un second timbre commémoratif.
Cette vignette bleue et verte commé-
more l'adoption par l'Assemblée géné-
rale, en 1948, de la Déclaration uni-
verselle des Droits de l'Homme.

★ **Italie** : Situer Oslo en Italie ne sera
plus dorénavant faire preuve d'igno-
rance ou de distraction; en effet, un
village portant ce nom est en train
d'être édifié près de Rovigo, dans la

province de Vénétie. Il est formé de
maisons pré-fabriquées offertes par la
Croix-Rouge norvégienne aux victimes
des inondations de la vallée du Pô.

★ **Etats-Unis** : La Semaine des Livres
d'Enfants a été célébrée aux U.S.A.
au début du mois de novembre. A cette
occasion, dans toutes les villes et loca-
lités des Etats-Unis, parents, profes-
seurs et libraires ont organisé des
expositions de livres. A Washington,
notamment, des groupements éduca-
tifs et littéraires ont réuni, avec l'aide
de journaux locaux, plus de deux mille
ouvrages américains et étrangers écrits
pour enfants de tout âge.

★ **Birmanie** : La Birmanie est le pre-
mier pays ayant reçu les bons d'en-
traide de l'Unesco connus sous le nom
de « UNUM » et qui constitue une
nouvelle forme de monnaie internatio-
nale. Ces bons ont été achetés par la
Section hollandaise de l'entraide uni-
versitaire mondiale et envoyés à l'Uni-
versité de Rangoon, dévastée pendant
la guerre. Des institutions éducatives
de vingt-neuf pays ont déjà bénéficié
du programme d'entraide de l'Unesco.
On apprend d'autre part que le Japon
vient d'adhérer à ce programme, à la
fois comme pays donateur et comme
bénéficiaire. Des bons de l'Unesco,
d'une valeur de cent mille dollars, vont
être mis en circulation dans ce pays.

★ **Philippines** : Le Gouvernement des
Philippines étudie actuellement la pos-
sibilité de créer une industrie de la
pâte à papier, conformément aux re-
commandations d'une mission d'assis-
tance technique des Nations-Unies.
D'ici une quinzaine d'années, estime-
t-on, ce pays pourra exporter jusqu'à
quatre cent mille tonnes de pâte à
papier par an. La création de cette
nouvelle industrie permettrait, d'une
part, d'améliorer les conditions de vie
de la population et, d'autre part, de
contribuer à résoudre la crise du
papier dans le Sud-est asiatique.

★ **Norvège** : Au cours d'une cérémonie
qui s'est déroulée récemment à Sogn,
près d'Oslo, une nouvelle Cité univer-
sitaire a été officiellement remise à
l'Association des Etudiants norvégiens.
Le centre peut d'ores et déjà recevoir
350 étudiants et l'on espère éventuelle-
ment pouvoir en loger 1.200. Dans la
nouvelle cité, les étudiants habitent
par groupes de cinq. Chacun disposera
d'une chambre à coucher et partagera
avec les autres l'entrée, la cuisine, la
salle de douches et le salon. Les tra-
vaux sont financés par des municipa-
lités de toutes les régions de la Nor-
vège, qui montreront ainsi leur volonté
d'assurer un logement convenable aux
jeunes gens de la province désireux
d'étudier à Oslo. Un amateur d'art,
Rolf Sternersen, a fait don à la nou-
velle Cité universitaire de sa collection
qui comporte plus de six cents œuvres
de peintres norvégiens contemporains.

★ **Inde** : L'emploi dans les pays d'Asie
de matériaux de construction tels que
le bambou et certains bois secondaires
vient d'être recommandé au cours
d'une conférence sur les problèmes de
l'habitat qui s'est tenue récemment à
la Nouvelle-Delhi. Organisée par les
soins de la Commission Economique de
l'O.N.U. pour l'Asie et l'Extrême-
Orient, cette conférence a été suivie
par les représentants des Nations
Unies et d'institutions spécialisées
telles que l'Unesco, l'Organisation pour
l'Alimentation et l'Agriculture et l'Or-
ganisation Mondiale de la Santé. Plus-
ieurs autres méthodes tendant à ré-
duire les frais de construction et à
résoudre de nombreux problèmes de
l'habitat en Asie ont également fait
l'objet de recommandations.

★ **Nouvelle internationale** : En raison
du nombre insuffisant de centres de
formation professionnelle en Asie, cin-
quante millions de jeunes gens ne
peuvent apprendre un métier ni trou-
ver un emploi. C'est ce que révèle un
rapport publié par l'Organisation In-
ternationale du Travail à l'occasion
d'une réunion organisée sous ses aus-
pices, au début de décembre, à Kandy
(Ceylan), pour étudier les problèmes et
les besoins de la jeunesse en Asie. De
nombreuses questions furent étudiées
au cours de cette réunion, et notam-
ment le rôle de la jeunesse dans l'in-
dustrie et l'agriculture, la formation
professionnelle, l'utilisation de la main-
d'œuvre infantine, etc.

★ **France** : Pendant la Conférence gé-
nérale de l'Unesco, les vitrines des
magasins de Paris ont attesté les ef-
forts de l'Unesco en faveur de la soli-
darité internationale. Par ailleurs, à la
Bibliothèque Nationale, s'est tenue une
exposition internationale de livres
pour enfants. Organisée par la Com-
mission Nationale Française pour
l'Unesco, cette exposition a mis en va-
leur les meilleurs ouvrages pour en-
fants publiés dans trente-cinq pays.
Les livres, dont le but est de susciter
l'entente internationale, s'y trouvent
groupés dans une section spéciale.



Après avoir consacré à l'Organisation quatre années d'action créatrice M. TORRES BODET QUITTE L'UNESCO

M. JAIME TORRES BODET, Directeur général de l'Unesco depuis 1948, a démissionné. C'est le 22 novembre dernier qu'il a annoncé sa décision, au cours de la septième Conférence générale de l'Unesco, alors réunie à Paris. Sa démission est effective depuis le 1^{er} décembre, date à laquelle le Dr John W. Taylor a été nommé Directeur général par intérim, jusqu'à l'élection du nouveau Directeur général, prévue pour avril ou mai prochain.

La démission de M. Torres Bodet, qui a suivi la discussion de la Conférence générale concernant le plafond du budget provisoire pour 1953-54, a été acceptée par les délégués des Etats membres avec un profond regret. A l'unanimité, la Conférence a adopté une résolution rendant hommage à l'œuvre accomplie par le Directeur général démissionnaire au cours de « quatre années d'action créatrice ».

M. Torres Bodet, déclare la résolution, « a rendu à l'Organisation des services d'une portée universelle, dignes de la plus grande admiration, en développant l'éducation, la science et la culture dans tous les Etats membres de l'Unesco avec un dévouement inlassable, le zèle le plus noble et un immense talent ».

Et la résolution se poursuit ainsi : « Sous sa puissante impulsion, notre Organisation est devenue en peu d'années un des bastions de la paix dans le monde, le symbole moderne des droits de l'homme, de l'entraide internationale et de la coopération entre toutes les races pour l'achèvement d'un avenir d'concorde, de prospérité et de bonheur pour tous les peuples. »

« Ayant appris avec consternation la décision irrévocable prise par le Directeur général, M. Jaime Torres Bodet, de présenter la démission de ses hautes fonctions », dit ensuite la résolution, « la Conférence générale se fait un devoir d'adresser à M. Torres Bodet un sincère et profond hommage d'admiration et de reconnaissance pour l'œuvre qu'il a accomplie au cours de ces quatre années d'action créatrice consacrées à l'Unesco avec une foi ardente. »

« Pendant quatre ans, il a incarné la conscience de l'Unesco »

Au cours de ces « quatre années d'action créatrice », M. Torres Bodet a vu le nombre des Etats membres de l'Unesco grandir de 46 en 1948 à 68 en 1952. Il a vu l'activité et l'influence de l'Organisation s'étendre, par delà les frontières, à un nombre de plus en plus grand d'hommes et de femmes dans les différents domaines de la pensée humaine : les arts, l'éducation, les sciences. Il a vu les idéaux et les principes de l'Unesco trouver une profonde résonance en « l'homme de la rue » et la jeunesse de différentes parties du monde.

Sous sa direction, il a vu l'Unesco lancer une de ses entreprises les plus vastes et les plus hardies : un programme destiné à aider la moitié de la population du globe, victime de l'ignorance et de l'analphabétisme, à élever son niveau de vie en lui inculquant un minimum de notions générales, techniques et morales, dont l'ensemble est maintenant connu sous le nom d'éducation de base. L'ouverture, à Patzcuaro, en 1951, du premier d'un réseau mondial de centres d'éducation de base pour la formation et l'entraînement de stagiaires, a marqué une étape significative vers la réalisation de ce programme.

Au cours des quatre dernières années, M. Torres Bodet a vu l'Unesco prendre la tête d'une campagne mondiale en faveur de l'instruction primaire gratuite et obligatoire,

d'une campagne scientifique contre le préjugé racial; d'une campagne destinée à réduire la crise du papier-journal dans le monde; d'une campagne destinée à offrir aux ouvriers de plus grandes facilités d'éducation grâce à des bourses, des voyages d'études, grâce aussi à la création en France d'un Centre International d'Education des Travailleurs.

Il a vu l'Unesco entreprendre la tâche difficile d'unifier les différents systèmes d'écriture Braille pour les sept millions d'aveugles du monde, campagne qui s'est finalement traduite par la création, en 1952, du premier Conseil Mondial du Braille.

En tant que Directeur général, il a guidé les efforts quotidiens qui ont abouti à la rédaction de la première Convention Internationale du Droit d'Auteur, signée aujourd'hui par trente-cinq pays; à l'organisation du premier Conseil Européen pour la création d'un Centre de Recherche Nucléaire pour l'utilisation pacifique de l'énergie atomique; et à la rédaction d'un accord abolissant de nombreuses taxes à l'importation sur le matériel éducatif, scientifique et culturel. Cet accord, qui élimine certains des plus sérieux obstacles à la circulation des idées entre les pays, est maintenant entré en vigueur dans treize pays.

Aujourd'hui, les répercussions des efforts concrets déployés par l'Unesco se font sentir dans la plupart des Etats membres de l'Organisation, que ce soit la formation d'ouvriers qualifiés au Guatemala ou l'amélioration des installations portuaires en Inde; la modernisation du système scolaire en Thaïlande ou la formation de professeurs de sciences qui font tant défaut au Libéria; l'organisation au Pérou d'une exposition itinérante de reproductions d'œuvres d'art ou, en France, d'une exposition sur la Déclaration Universelle des Droits de l'Homme; que ce soit le développement de bibliothèques en Turquie ou des recherches sur les déserts entreprises en Israël et au Pakistan; l'achat de 75.000 dollars de Bons d'Entraide de l'Unesco par 500.000 écoliers et différents groupes de personnes dans sept pays différents ou l'émission de 2.500.000 dollars de Bons de Livres de l'Unesco dans trente pays.

Ces quelques exemples ne constituent qu'une petite partie des résultats obtenus par l'Unesco au cours des quatre dernières années, sous la direction de M. Torres Bodet. Ils ont été rendus possibles par le dévouement et l'extraordinaire dynamisme du Directeur général de l'Unesco, la foi et la sincérité des Etats membres de l'Organisation, les efforts conjugués de centaines de milliers d'hommes et de femmes, dans le monde entier, qui sont convaincus que les progrès de l'humanité, la cause de la paix et la compréhension entre les peuples, peuvent effectivement être assurés par l'éducation, la science et la culture.

Dans l'histoire de l'Unesco, la démission de M. Torres Bodet sera marquée par un moment de regret et de tristesse, mais aussi, en ce qui concerne l'avenir, par un sentiment d'espoir. Voilà la signification profonde de l'hommage rendu en novembre dernier au Directeur général démissionnaire par les délégués à la Conférence générale, parlant au nom des différentes régions culturelles, linguistiques et géographiques du monde qui forment l'Unesco.

« L'Unesco est la conscience des peuples », a déclaré M. Paul Montel, délégué de la France, en citant une phrase de M. André Marie, ministre français de l'Education nationale. « Pendant quatre ans, M. Torres Bodet a incarné la conscience de l'Unesco. »

Dans la phrase finale de la résolution adoptée à l'unanimité par les délégués des Etats membres de l'Unesco, la Conférence générale « exprime sa conviction que le Dr Torres Bodet, dans l'exercice de ses fonctions de Directeur général de l'Unesco, a rendu d'immenses services à la paix, à la sécurité ainsi qu'au progrès social à travers le monde. Son œuvre sera pour tous, au sein de l'Organisation comme dans les Etats membres, une source d'inspiration pour le progrès continu de l'esprit de compréhension et de solidarité internationales ».

« Que la paix assure au monde un destin digne de l'homme »

C'est une préoccupation identique de l'avenir et des succès futurs de l'Unesco qu'exprimait M. Torres Bodet lui-même dans le discours final qu'il prononça devant la Conférence générale :

« ... Que l'Unesco puisse développer un jour son programme, comme nous l'avons rêvé à Londres, en 1945, nous qui avons eu le privilège d'assister à la naissance de cette Organisation. Et que, malgré tous les obstacles, la paix assure au monde, grâce à l'éducation, la science et la culture, un destin digne de l'homme! »

Avant d'être nommé Directeur général de l'Unesco, M. Torres Bodet avait acquis au Mexique, son pays natal, comme dans toute l'Amérique latine et dans de nombreux autres pays, la réputation d'un homme de grande culture. A 23 ans, il avait déjà publié cinq volumes de vers et s'était fait, parmi les poètes, une place de choix. Quelques années plus tard, il occupait la chaire de littérature française à l'Université de Mexico. Entre temps, son renom littéraire avait grandi et quand, en 1929, il entra dans le corps diplomatique de son pays avec le rang de Secrétaire à la Légation du Mexique à Madrid, il était déjà considéré comme l'une des personnalités littéraires les plus représentatives du Nouveau Monde. Tant dans sa carrière diplomatique que dans sa carrière littéraire, qui allèrent toujours de pair, il conquit l'estime des critiques et des diplomates de nombreux pays.

Une nouvelle phase de sa vie commença en 1943, quand il fut nommé ministre de l'Education nationale au Mexique. Dans l'exercice de ses nouvelles fonctions, il inaugura une campagne massive contre l'analphabétisme, au cours de laquelle furent créés plus de soixante mille centres d'alphabétisation collective. Le personnel de ces centres, en majeure partie des volontaires, était composé de membres des professions libérales, d'industriels, de propriétaires fonciers, de cultivateurs et même d'anciens analphabètes. Grâce à cette méthode et à un ambitieux programme de constructions scolaires et de formation de maîtres, M. Torres Bodet contribua à lancer dans son pays une véritable croisade d'éducation de base, avec le slogan, « A chacun son élève ». En l'espace de deux ans, plus de 1.200.000 Mexicains apprirent à lire et à écrire.

Tandis qu'il était encore ministre de l'Education nationale, M. Torres Bodet dirigea la délégation mexicaine à la Commission préparatoire de l'Unesco, réunie à Londres en novembre 1946, et fut l'un des signataires de l'Acte constitutif de l'Organisation.

Nommé l'année suivante ministre des Affaires étrangères du Mexique, il fut l'objet de nombreuses distinctions tant de la part de ses compatriotes que de diverses organisations internationales. Il fut élu Directeur général de l'Unesco en 1948, succédant au Dr Julian Huxley, premier Directeur général de l'Organisation.

LETTRE A UN JEUNE au sujet de la 7^e Conférence générale

TON club te réclame une causerie sur la « 7^e session de la Conférence générale » ? Je ne connais pas ton club Unesco, ni ton lycée, ses maîtres et ses ambitions. Mais il me semble qu'on n'y a pas peur des mots. « Conférence », « session »... Diable, comme vous y allez !

Et tu demandes « ce qu'il faut penser de cette Conférence » ? La question est assez complexe car il importe de savoir avant de penser : il y a d'abord un certain nombre de faits que tu devrais connaître.

Il conviendrait de rappeler par exemple que du 12 novembre au 11 décembre, 400 délégués appartenant à 60 Etats membres de l'Unesco se sont réunis à Paris, ainsi que 79 observateurs d'organisations internationales et non gouvernementales. La mission de ces délégués était d'examiner le travail de l'Unesco, et surtout de préparer l'avenir immédiat en définissant les tâches à accomplir au cours des deux prochaines années et en fixant le budget correspondant à ces tâches.

La Conférence a élu comme président le professeur Sarvepalli Radhakrishnan, vice-président de la République de l'Inde. Ses charges politiques ayant obligé le professeur Radhakrishnan à quitter Paris quelques jours plus tard, un président par intérim fut élu : M. S. M. Sharif, chef de la délégation du Pakistan.

Cela dit, il faut parler du budget : tu citeras des chiffres. Pour financer les activités de l'Unesco en 1953 et 1954, la Conférence a voté un budget de 18 millions de dollars, auquel s'ajoute un montant de 712.964 dollars de ressources non budgétaires. Mais note que ces 18 millions représentent un budget « nominal », car on prévoit que la proportion non-recouvrable des contributions des Etats membres s'élèvera à 9,2 pour cent de leur montant total. Autrement dit, le budget effectif de dépenses a été fixé à 17.056.964 dollars.

Le départ, ensuite, du Directeur général n'est évidemment plus une nouvelle. M. Jaime Torres Bodet ayant annoncé sa décision irrévocable de démissionner de ses fonctions, cette démission prit effet le 1^{er} décembre. Il conviendrait, à cette occasion, de lire la résolution que vota à l'unanimité la Conférence, rendant hommage au Directeur général démissionnaire pour ses « quatre années d'action créatrice au service de l'Unesco ». (Voir page 3.)

Les délégués chargèrent alors le Dr John W. Taylor, Directeur général adjoint, d'assumer l'intérim jusqu'à la nomination d'un Directeur général par une session extraordinaire de la Conférence qui se tiendra en avril ou mai.

Ces renseignements, tu les possèdes déjà sans doute : tu declares, avec une certaine fierté, que « vous avez lu attentivement les journaux ». Voilà qui est parfait, et l'on peut penser que vous n'avez guère à apprendre sur l'admission de trois nouveaux Etats membres : Espagne, Nepal, Lybie. Vous savez donc aussi que la République populaire de Pologne ayant décidé de se retirer de l'Unesco, la Conférence a invité le Gouvernement polonais à reconsidérer sa décision et « à reprendre son entière collaboration aux activités de l'Organisation ». Et vous n'ignorez rien des projets de construction, à Paris, place Fontenoy, du siège permanent de l'Unesco.

Des buts à la fois pratiques et magnifiques

Bien. Voilà des renseignements. Tu peux y ajouter l'invitation faite par le Gouvernement de l'Uruguay, et acceptée par les délégués : la prochaine session de la Conférence générale aura lieu, en 1954, à Montevideo.

Mais je ne crois pas que ces informations te suffisent. Quand tu les auras données ou rappelées, il te restera à parler de l'essentiel.

Quel est donc l'essentiel ? Mais le programme lui-même, tel que l'ont défini avec infiniment de rigueur et de scrupules les délégués dans leurs commissions et leurs groupes de travail. C'est en étudiant ce programme que tu pourras caractériser la Con-

férence générale, et — ce qui est plus important — caractériser l'avenir de l'Unesco, l'œuvre qu'elle doit accomplir maintenant en 1953 et 1954.

Tu parleras alors d'éducation, d'enseignement. Et dans ce domaine tu montreras l'Unesco présente et agissante dans des pays de plus en plus nombreux. En matière d'enseignement, il sera nécessaire désormais de penser avant tout à des experts en mission, à des équipes de professeurs, de techniciens, de moniteurs. Il s'agit, en fait, d'une action de plus en plus souple et conduite partout en fonction des besoins réels, des cultures diverses, des exigences de la géographie et de l'histoire.

Au Centre d'Education de Base de Patzcuaro va s'ajouter celui de Sirs el Layan, en Egypte, où 150 étudiants des pays arabes du Moyen Orient vont s'initier à leur métier de pro-

ration avec les hommes de science, concerne les problèmes de notre siècle. Ceux qui préparent l'installation du Centre Européen de recherches nucléaires pour l'utilisation pacifique de l'énergie atomique, ne sont pas des fonctionnaires distraits. Ceux qui s'efforcent de mettre en valeur, c'est-à-dire de mettre au service de l'humanité, les immenses zones arides et semi-désertiques du globe, et qui songent aussi à utiliser enfin de façon rationnelle les forêts tropicales te feront comprendre vers quels buts à la fois pratiques et magnifiques l'Unesco dirige ici ses efforts. Tu interrogeras ensuite les savants auxquels l'Unesco apporte son aide pour le Centre international de Calcul mécanique. Et tu songeras que, là encore, le réseau de travail s'étend bien loin de Paris et des capitales occidentales, vers tous les continents, grâce cette fois aux Postes de Coopération Scientifique.

Tu es en classe de philosophie. On

Mais tu sauras faire entendre, du moins, que l'ambition est ici d'introduire l'esprit d'examen, la méthode scientifique dans des problèmes sociaux que les groupes comme les individus ont eu un peu trop tendance à résoudre à coups de poings, de fouet, ou de canon.

Une œuvre à accomplir par nous tous

Tu parleras de la Culture, ce qui n'est pas facile à un bachelier, il faut bien l'avouer. Pourtant l'idée de Coopération Intellectuelle n'est pas étrangère à de jeunes étudiants. En fait, cette coopération s'exerce, grâce à l'Unesco, d'une façon de plus en plus complexe et complète. Elle unit les élites de l'érudition ou de la création artistique. Elle vient en aide au public — celui des bibliothèques, des musées, des salles de concert, à celui surtout qui ne possède pas ces richesses, et auquel il faut donner les livres, les œuvres d'art — donner à voir, donner à penser.

Par exemple, vous pourrez suivre cet été les travaux d'une Conférence internationale sur l'éducation musicale (à Bruxelles). Ou vous pourrez lire des œuvres des littératures arabe, persane, indienne, traduites et publiées par les soins de l'Unesco. Vous saurez alors que l'Unesco ne cherchera pas d'ici deux ans à exalter une philosophie, pas plus qu'à servir les intérêts de telle ou telle « culture ». Le but sera au contraire de contribuer à la communauté morale et intellectuelle des hommes.

De cela tu trouveras aisément d'autres exemples, qui t'obligeront à ne jamais séparer ce nom de communauté de celui de liberté. C'est en ce sens que tu suivras le travail accompli par l'Unesco dans le domaine de l'Information, et au cours de sa campagne d'Entraide Internationale qu'elle doit à présent développer.

Bref, cette lettre ne contient que des indications sur l'œuvre confiée à l'Unesco par les Etats membres, sur les tâches de ces deux années.

C'est assez, je crois, pour que tu puisses juger que la « crise » dont on a parlé à propos de cette session.

Les discussions de la Conférence ont témoigné en effet d'opinions variées sur des problèmes graves et sur les principes de l'Organisation, il a pu sembler parfois difficile de concilier toutes les tendances. Jour après jour cependant, les délégations ont cherché à ramener vers l'unité les conceptions diverses. Elles se sont efforcées constamment d'harmoniser les divergences. Avant la clôture de cette Assemblée, le Président, M. Sharif, a, lui aussi, parlé des difficultés que traverse l'Unesco :

« Une grave crise a été surmontée grâce à la foi en l'Unesco des représentants des Etats membres et aussi parce qu'ils ont voulu que l'Unesco affronte avec courage les hésitations et les trébuchements qui sont inévitables dans la vie de toute Organisation en plein développement... »

« Je suis heureux que la Conférence ait adopté la résolution présentée par la Délégation de l'Inde et appuyée par les Délégations des Etats-Unis et du Pakistan. Cette résolution souligne l'immensité et l'urgence de la tâche à accomplir et demande aux Etats membres de multiplier leurs efforts en vue du développement de l'activité de l'Unesco. Je forme le vœu sincère que les Etats membres reconnaissent l'importance vitale de l'Unesco et lui assurent un appui sans cesse croissant. »

« Espérons que la crise que nous venons de traverser aura renforcé nos convictions intimes, car la vitalité de l'Unesco dépendra beaucoup plus de la puissance de cette conviction que de toute action que nous pourrions être amenés à entreprendre. »

Je crois que tu aurais avantage à méditer cette allocution. Elle pourrait te suggérer, après tout, ce qu'il « faut penser » de la Conférence générale, à savoir que rien ne compte autant que le programme, le travail qui est à faire maintenant, par nous tous, y compris ton club, et toi-même.

J. M. S.

Le Dr JOHN W. TAYLOR DIRECTEUR GÉNÉRAL PAR INTÉRIM DE L'UNESCO

A la suite de la démission de M. Jaime Torres Bodet, la Conférence générale de l'Unesco a nommé le Dr John W. Taylor aux fonctions de Directeur général par intérim. Le Dr Taylor, qui a occupé depuis deux ans le poste de Directeur général adjoint de l'Unesco, dirigera l'Organisation jusqu'à ce qu'un nouveau Directeur général soit désigné par la session extraordinaire de la Conférence générale qui se tiendra probablement en avril ou en mai prochain.

Educateur d'une grande expérience internationale, le Dr Taylor est né en 1906 à Covington (Kentucky). Il a passé en Europe, entre 1925 et 1937, près de six années au cours desquelles il a poursuivi ses études supérieures dans les Universités de Paris, de Londres, de Berlin et de Vienne.

Licencié et docteur en philosophie de l'Université Columbia, M. Taylor a, durant sa carrière de pédagogue, occupé différentes chaires au Teachers College et au New College de l'Université Columbia ; au Louisiana State College ainsi qu'au Kaiser Friedrich Realgymnasium, à Berlin-Neukölln. Il a également dirigé le programme d'études à l'étranger de l'Université Columbia. Titulaire de la United States Legion of Merit, il est décoré de la Légion d'honneur.

Après la deuxième guerre mondiale, le Dr Taylor a dirigé en Allemagne le Département des Affaires Pédagogiques et Religieuses du Gouvernement américain. Il a assumé en Afrique les fonctions de directeur d'études auprès du Gouvernement militaire. En Angleterre, il a présidé le Comité américain chargé d'établir les plans pour le relèvement éducatif de l'Allemagne, en collaboration avec le Conseil des ministres de l'Education des pays alliés, dont les travaux ont eu pour résultat la fondation de l'Unesco.

Depuis 1947 et jusqu'à sa nomination comme Directeur général adjoint de l'Unesco, le 1^{er} janvier 1951, le Dr Tay-



lor a assumé les fonctions de président de l'Université de Louisville. Sous son administration, cette Université fut la première, dans les Etats du Sud des U.S.A., à supprimer les barrières raciales et à admettre des étudiants noirs dans toutes ses sections.

Ajoutons que le Dr Taylor est membre du Conseil Américain pour l'Education, de la Commission Nationale pour l'Education, de l'Association Américaine pour les Recherches éducatives, du Comité des Universités du Sud pour la Compréhension internationale et du Comité de Louisville pour les Relations étrangères.

Par suite de la démission du Dr Torres Bodet, la Conférence générale a chargé le Conseil Exécutif de l'Organisation d'inviter les Etats membres à suggérer les noms de personnalités susceptibles de lui succéder. En outre, elle a chargé le Conseil de convoquer une session extraordinaire de la Conférence générale pour l'élection du nouveau Directeur général.

fesseurs quasi universels : ils ne se borneront pas, de retour chez eux, à transmettre quelques connaissances. Ils auront à former d'autres maîtres, à fonder sur le plan national des écoles normales du même type, à devenir ainsi les guides et les artisans du progrès social.

Les mots d'Enseignement gratuit et obligatoire, d'Egalité des sexes devant l'éducation, d'Enseignement des adultes ont pu n'évoquer pour ton club que de savantes études publiées dans de gros volumes ou de minces brochures. Ils doivent maintenant évoquer autre chose : les écoles dans le désert pour les petits réfugiés arabes de Palestine, la mission de reconstruction scolaire en Corée, et le travail sur le terrain avec les hommes et les femmes qui sont directement chargés de faire du Droit à l'Education une vivante réalité en Amérique du Sud, en Afrique, au Moyen-Orient, en Asie du Sud-Est.

Tu parleras des Sciences. Et montreras comment de plus en plus le travail de l'Unesco, dans sa collabo-

te prie de considérer l'Homme, et je ne sais si tu parviens à le contempler « en soi » : par rapport à ses semblables il est déjà assez mystérieux ou assez pathétique. En tout cas te voilà capable d'apprécier, dans ce programme de l'Unesco, ce qui touche aux sciences sociales. Parmi les travaux à exécuter dans cette discipline d'ici deux ans, on notera par exemple des études sur les causes des tensions nationales et internationales, et les modes de prévention des conflits... sur les répercussions sociales de l'industrialisation dans les pays que le progrès technique risque de bouleverser... sur les réformes agraires... sur les problèmes démographiques. Tu remarqueras que ces études correspondent aux gros titres en première page des journaux. Il s'agit de problèmes que l'on prend l'habitude assez dangereuse de juger insolubles ou désespérés. Et il en va de même naturellement de la campagne entreprise contre les mesures de discrimination fondées sur la race ou le sexe : il y a encore des gens pour estimer que de telles questions ne méritent qu'un silence prudent.



Le Pakistan souscrit à la Déclaration universelle des Droits de l'Homme, notamment en ce qui concerne l'égalité des sexes. Cependant, le « purdah » (la femme doit vivre à l'écart de la société), qui a son origine dans la tradition religieuse et non dans les préceptes coraniques, pose un problème difficile. Le Parlement de Karachi compte bien quelques députées, mais la proportion des Pakistanaises sachant lire et écrire atteint à peine un pour cent, car elles ont de tout temps été tenues à l'écart de la vie économique et sociale du pays. Tabinda (photo du bas) et les autres jeunes filles pakistanaises qui suivent le cours de puériculture de l'école de Lahore (photo du haut), trouvent dans l'exercice du métier d'infirmière ou de sage-femme de nouvelles possibilités d'émancipation.



TABINDA

*jeune fille du Pakistan,
découvre son visage*

par Ritchie Calder

LES « Mistères » du moyen âge mettent souvent en scène l'âpre combat que se livrent le Bien et le Mal pour s'arracher l'un à l'autre l'âme d'un moribond. Ces « jeux » se terminent toujours, bien entendu, par la victoire du Bien, qui élève vers le ciel ses actions de grâces, cependant que le Mal, vaincu, s'enfuit aux enfers.

J'ai vu, au Pakistan, se dérouler sous mes yeux un drame semblable; mais les personnages en étaient bien vivants et la lutte avait pour enjeu la vie et la santé de millions de femmes et d'enfants. Pourtant, la nature se plaît souvent à imiter l'art, et les personnages du drame étaient aussi contrastés que les héros d'un Mistère; le Bien avait pris la forme de Tabinda, une belle jeune fille de dix-neuf ans, cependant que le Mal était personnifié par Babanda, vieille et hideuse comme une sorcière.

Tabinda, fille du xx^e siècle, croit au progrès et à la science. Babanda croupit dans un sombre taudis de Lahore, où elle prépare d'étranges élixirs en marmottant des incantations. Toutes deux, cependant, exercent la même profession, toutes deux aident chaque jour des bébés à venir au monde, toutes deux sont sages-femmes. Mais Tabinda est une infirmière diplômée, nette, propre, compétente, tandis que Babanda est une « dai », une accoucheuse imbue de fables et de superstitions. Quand on lui parle d'hygiène, elle ricane : si le sort a décidé que la mère et l'enfant doivent mourir pendant l'accouchement, ce n'est pas l'hygiène qui les sauvera... Toutes théories sur la propreté, les soins à prendre ne sont, pense-t-elle, que des inventions diaboliques, des prétextes que se donnent des filles sans vergogne pour se promener seules dans les rues et montrer leur visage dévoilé à des inconnus.

Suite
page 6

“Quand vous éduquez une femme, c'est une famille entière que vous touchez”

(Suite de la page 5)

Car cette lutte n'est pas seulement celle de la science contre la superstition, c'est aussi celle de la liberté contre la tradition paralysante, le combat de la femme du Pakistan pour son émancipation.

Le père de Tabinda avait trois femmes, qui vécurent toute leur vie dans le « purdah » le plus strict. Le « purdah », on le sait, c'est la ségrégation des femmes. Elles ne doivent montrer leur visage qu'à un seul homme : leur époux. La mère de Tabinda voulut épargner à ses filles le sort qu'elle avait connu; la sœur aînée de Tabinda est docteur en médecine, Tabinda est infirmière diplômée.

L'exercice de la médecine soulève au Pakistan un problème particulièrement délicat : les femmes malades exigent d'être soignées par des femmes, ce qui nécessite un nombre considérable de doctresses et de sages-femmes. Le recrutement de celles-ci n'est pas facile, les soins aux accouchées étant considérés par les Hindous comme une « pollution ». D'autre part, les sages-femmes se classent, pour eux, au-dessous de la caste des balayeurs. Quant aux Musulmanes, le fait que leur religion leur interdise de se mêler aux hommes et de découvrir leur visage, rend les études médicales pour le moins compliquées.

La période qui suivit le partage du continent indien amena cependant des changements profonds à cet égard. Le flux et le reflux de millions de réfugiés, mourant de faim et d'épuisement, plaça les femmes du Pakistan devant un devoir impérieux : secourir immédiatement les malheureux, soigner les blessés, aider les errants. A ce devoir, elles répondirent avec élan : rejetant les timidités anciennes, des milliers d'entre elles offrirent leurs services, apportant, à défaut de connaissances, leur bonne volonté et leur désir d'être utiles.

A dater de cette époque, les choses commencèrent à s'organiser. Une formation féminine paramilitaire fut mise sur pied, des corps d'infirmières volontaires se constituèrent, partout l'on chercha à utiliser les bonnes volontés féminines. Emergeant du « purdah », la femme du Pakistan vint prendre sa place dans la vie sociale de son pays. Le mouvement est en marche et rien, aujourd'hui, ne pourra plus l'arrêter. Certes, il rencontre encore bien des résistances, et les vieilles femmes comme Babanda murmurent des imprécations quand elles rencontrent les jeunes filles évoluées d'aujourd'hui, mais, avant de triompher, le progrès s'est toujours et partout heurté à des difficultés.



Le tissage dans le camp de réfugiés de Lahore.

Un cours de perfectionnement pour sages-femmes.



Tabinda et les autres infirmières vont visiter des malades dans un camp de réfugiés.

A Lahore, le Collège Médical Féminin de l'Hôpital Fatima compte aujourd'hui deux cent soixante étudiantes en médecine. Ce chiffre, déjà important, est bien entendu très loin de suffire aux besoins du pays. C'est pourquoi l'Organisation Mondiale de la Santé et l'UNICEF (Fonds international de Secours à l'Enfance) ont envoyé au Pakistan une équipe internationale dirigée par une Ecosaise à cheveux blancs, le Dr Jean Orkney, qui a consacré vingt ans de sa vie à travailler parmi les femmes asiatiques. Une équipe autochtone, composée de doctresses

et d'infirmières pakistanaïses s'est créée sur son initiative. Cette équipe, qui « double » aujourd'hui l'équipe internationale, est prête à prendre sa place quand les infirmières et doctresses « internationales » quitteront le Pakistan. Des dizaines de jeunes filles comme Tabinda, la plupart portant encore le voile hermétique qui ne découvre même pas les yeux, viennent chaque semaine s'inscrire aux cours de formation intensive d'infirmières, de sages-femmes et d'assistantes sociales organisés par les institutions internationales. Les cours se divisent en quatre périodes successives : trois mois et demi de formation générale, un an d'hôpital et de visites rurales, deux mois et demi de stage auprès des enfants malades, et neuf mois de travail social médical.

Malgré le nombre croissant de ces étudiantes, on ne saurait encore se dispenser, au Pakistan, des « dais », les accoucheuses traditionnelles. Fort heureusement, elles ne ressemblent pas toutes à Babanda, et beaucoup d'entre elles consentent à assister trois fois par semaine aux cours et aux conférences du Centre de la Santé Publique de Lahore. Certaines y viennent mues par la curiosité ou le désir réel de s'instruire, d'autres sont attirées par la bourse mensuelle de quinze roupies que leur accorde le gouvernement.

Le meilleur et le pire, l'ancien et le nouveau, se côtoient et se mêlent dans le Pakistan d'aujourd'hui : Babanda, avec ses fables terrifiantes, mais aussi Tabinda, fille de famille aisée, et Alla Raki, jeune fille pauvre, qui font du travail social par altruisme.

Riche ou pauvre, instruite ou illettrée, la femme pakistanaïse prend conscience de ses responsabilités et remplit ses devoirs avec enthousiasme. Je suis allé voir Alla Raki chez elle. Elle habite sur l'emplacement d'un ancien « ghat » (crématorium hindou), dont les vieilles tours d'incinération subsistent encore, mais où des dizaines de familles de réfugiés se sont installées dans des cabanes de pierre et de boue séchée. Dans une de ces cabanes, un enfant était né quelques heures plus tôt et, malgré la tristesse du décor, j'emportai une impression rassurante de ma visite : tout avait été fait avec le maximum de soins. La cabane obscure reluisait de propreté, des chaudrons d'eau chaude bouillaient encore dans la cour; l'enfant, proprement lavé et habillé, dormait paisiblement aux côtés de sa mère. Ce fut pour moi comme la démonstration vivante de tout ce qui m'avait été expliqué et montré auparavant : le progrès n'est jamais une intervention brutale du modernisme dans la tradition, mais bien plutôt une lente évolution, une adaptation progressive de l'ancien au nouveau. L'ancien était là, devant moi, dans ce « ghat » primitif, le nouveau, c'était l'eau chaude, la propreté méticuleuse, Alla Raki souriante et maîtresse de la situation.

Il reste beaucoup à faire au Pakistan; les services de santé ruraux sont très insuffisants car il ne s'agit pas seulement de créer des maternités et des centres de puériculture : toute une éducation est à transformer. Il faut rompre avec les vieilles traditions, vaincre les superstitions. Mais, comme le disait la Begum Liaquat Ali Khan, veuve de l'ancien Premier Ministre, qui est, elle-même, l'une des organisatrices des mouvements féministes du pays : « Les femmes viennent à nous. Quand vous formez un homme, vous ne formez qu'un seul être humain, mais quand vous éduquez une femme, c'est une famille entière que vous touchez. » Femme par femme, famille par famille, le Pakistan se fraie un chemin vers la santé et le progrès.

(Photos Eric Schwab.)



Tabinda examine avec soin un petit malade.

Sa journée terminée, Tabinda rentre à l'hôpital.





M'Boumba est un petit village du Sénégal. Ses 1.800 habitants ne disposent d'aucune école, d'aucun service médical. Pendant cinq mois de l'année, il est coupé du monde extérieur par les crues du fleuve Sénégal. Les autorités françaises ont choisi cette localité pour y mener pendant trois mois une expérience d'éducation de base dont les enseignements bénéficieront à tous les territoires de l'Afrique Occidentale Française.

UN VILLAGE SÉNÉGALAIS REFUSE DE S'ENDORMIR

par André Blanchet

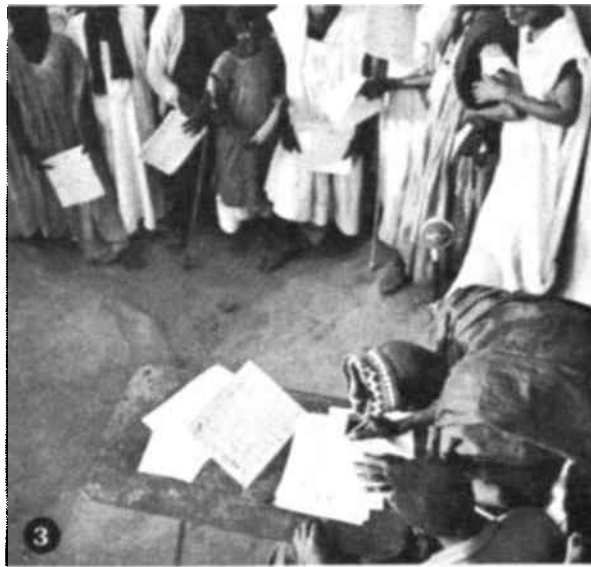
PLUS d'eau, pas de provisions, et nos deux pneus de rechange éclatés ! Dans cette chaleur vertigineuse qui crevasse déjà nos lèvres après la première journée de voyage, nous pouvions fort bien sécher indéfiniment au milieu de la route, à nous étonner que personne ne se porte à notre rencontre : on ne nous attendait que le surlendemain ! Traîtrise habituelle des transmissions africaines, responsables de mille contretemps et malentendus avec leurs télégrammes qui servent une fois sur deux à prouver, mais après coup, qu'on avait effectivement prévenu. Point de secours occasionnel à espérer non plus sur une telle piste, si peu fréquentée, dont nous

avons, en quelques passages, perdu la trace. Arriver, comme nous le faisons, à M'Boumba après la tombée de la nuit, cela veut dire que nous ne verrons rien, avant demain, des activités de nos hôtes. Mais ce toussotement mécanique qui s'amorce, puis se stabilise en ronronnement ? Mais cette ampoule qui s'allume à l'angle du mur, la seule sans doute à trouer les ténèbres de la brousse dans un rayon de cent kilomètres ? Mais cette rumeur qui sourd du village et converge dans notre direction ? Eh

bien ! c'est qu'en réalité tout commence à cette heure-ci. Se pourrait-il qu'en Afrique noire une nuit blanche eût d'autre mobile que le tam-tam et ses rythmes extatiques ?

Sans doute est-ce bien à un divertissement collectif que nous allons assister. Pourtant ce n'était pas du tout cela qu'avaient prévu, à l'origine, ses propres organisateurs : on les avait expédiés au fin fond du Sénégal pour y faire œuvre d'éducateurs, et à cette œuvre-là ils s'attendaient normalement à consacrer leurs journées, non leurs nuits. Et voilà que deux mois de cette expérience les avaient transformés en bateleurs, mais aussi en travailleurs nocturnes.

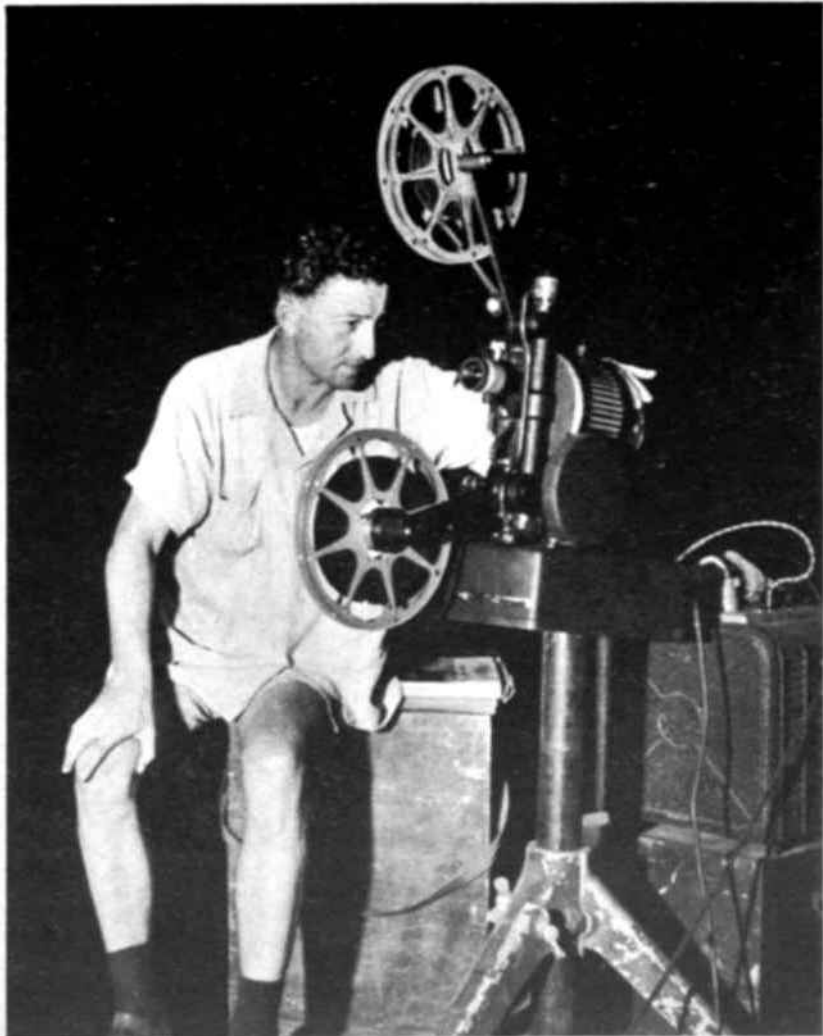
Suite page 8



1) La mission éducative arrive à M'Boumba. 2) M. André Terrisse, chef du Service Pédagogique de l'Académie de Dakar, discute de l'expérience en cours avec le chef du village et les notables. 3) Les cours sont dirigés par un maître africain. 4 et 6) Après avoir assisté à la projection d'un film sur l'art africain, un villageois a eu l'idée de graver des animaux sur les murs de sa case. 5) Le dispensaire établi par la mission française a reçu tous les matins une moyenne de trois cents malades.



LES NUITS DE M'BOUMBA ONT



Suite de la page 7 Avatar consenti d'ailleurs avec un total enthousiasme ; quand on accepte de s'exiler à six cents kilomètres de la capitale et du foyer familial pour s'accommoder d'une case en pisé et d'un lit de camp dans un village toucouleur, on sait aussi rompre avec les horaires du bureau ! Surtout si le succès même de la mission est à ce prix.

Car il ne leur avait pas fallu longtemps pour découvrir de quel médiocre rendement était le travail de jour. Physiquement, la chaleur et l'absence d'ombrages décourageaient les éducateurs autant que les éventuels auditeurs. Ceux-ci, d'autre part, se réduisaient aux vieillards, aux femmes et aux enfants, tous les hommes valides se trouvant alors occupés dans les champs ou à la garde des troupeaux. Enfin, dans une société musulmane aussi hiérarchisée que celle-là, divisée par un rigoureux système de castes, la nuit se révélait plus favorable à l'amalgame des nobles, des artisans et des domestiques en une même assemblée ; les femmes des chefs et des hadjis pouvaient assister aux séances sans être vues, elles qui ne doivent sortir que la nuit ; l'obscurité protégeait la hardiesse de ceux qui, de jour, n'eussent pas osé répondre à l'appel de leur nom ou se prêter en public à un questionnaire. On allait s'apercevoir aussi qu'un enseignement diffusé de la sorte par le truchement simultané de l'écran et du haut-parleur rencontrait le maximum d'attention, yeux et oreilles étant forcément accaparés par le sujet et par lui seul.

De tels impondérables ne pouvaient se dévoiler que par la pratique. C'était précisément le genre d'indications que la mission avait pour tâche de susciter et d'enregistrer. Avant de lancer sur une grande échelle, dans les huit territoires de l'A.O.F., des campagnes d'éducation de base, il convenait évidemment de mettre au point une technique, d'éprouver sur le terrain les méthodes. Aussi avait-on baptisé « expérience fédérale » celle dont on avait chargé M. André Terrisse, chef du service pédagogique de l'Académie de Dakar.

L'éducation de base s'adressant, par définition, aux populations rurales les plus déshéritées, un village absolument vierge de tout contact avec l'extérieur eût offert les conditions d'expérimentation idéales. M'Boumba n'en était pas tellement éloigné, lui que les pluies isolent totalement de juillet à janvier et qui, situé sur une piste ne menant nulle part, n'a pas dû voir passer beaucoup d'Européens depuis l'époque où son « almamy » (chef suprême, en l'occurrence le souverain du Fouta-Toro) traitait avec le général Faidherbe. Sur la carte scolaire et médicale du Sénégal il figurait en outre dans une zone « blanche », hors de portée du plus proche dispensaire et de toute école. A vrai dire, il y avait un peu de sa faute dans cet apparent abandon, puisqu'on lui avait, à deux reprises, en 1897 et 1924, installé une école, chaque fois boycottée par la population. Pas d'écrivain public, pas un seul commerçant, pas même de bazar : les 1.800 habitants de M'Boumba vivent pratiquement en autarcie, cultivant leur mil, élevant leur bétail,

faisant tisser leur coton par d'habiles artisans et tourner leurs poteries à la main par des femmes. On peut toutefois se demander d'où viennent les trousseaux de clés plates que les femmes arborent sur la poitrine en guise de pendentif ; dans le doute, les collaborateurs de M. Terrisse préféreraient ne pas laisser la clé de contact au tableau de bord de leur véhicule...

Il n'avait pas fallu moins d'une jeep et d'un camion pour amener à pied d'œuvre, à M'Boumba, la mission et ses impédiments. Outre le matériel cinématographique, scolaire, et agricole dont elle avait besoin pour ses activités proprement dites, n'avait-elle pas à pourvoir durant deux mois à la subsistance intégrale de ses cinq membres ? Une chance, encore, que la plus grande case du village se fût trouvée disponible ! En revanche, ce n'était pas un hasard si les trois fonctionnaires africains accompagnant M. Terrisse parlaient le dialecte toucouleur, que ce fût l'instituteur Ba Ibrahim, Toucouleur lui-même, le moniteur de l'agriculture ou le médecin africain, le Dr Amadou Gueye, à qui son prestige de hadji

facilita, en outre, la tâche.

A quoi les uns et les autres, chacun dans sa spécialité, pouvaient-ils s'employer lors d'une séance nocturne comme celle que nous allions suivre, je me le demandais avec perplexité. J'ignorais encore, il est vrai, les merveilleuses possibilités de l'épidiascope et la vertu des images fixes. En tout cas, la mise en marche du groupe électrogène avait bel et bien agi comme un appel de tam-tam. Oubliée, la panique que son vrombissement avait déclenchée le premier soir ! En un instant, la cour s'est, en effet, capitonnée de têtes, si serrées que sous cette brousse d'astrakan le blanc des boubous (la longue blouse des pays arabes) est escamoté. La lune ne viendra que tout à l'heure, venir au loin le panache dru de quelques palmiers roniers esseulés. Elle aurait le temps de décrire toute sa course avant que ce public ne se lasse. A minuit, il faudra réveiller quelques rares endormis, mais pas un seul spectateur n'aura quitté les lieux avant le signal de la dispersion : tout cela est bien trop fascinant !

★

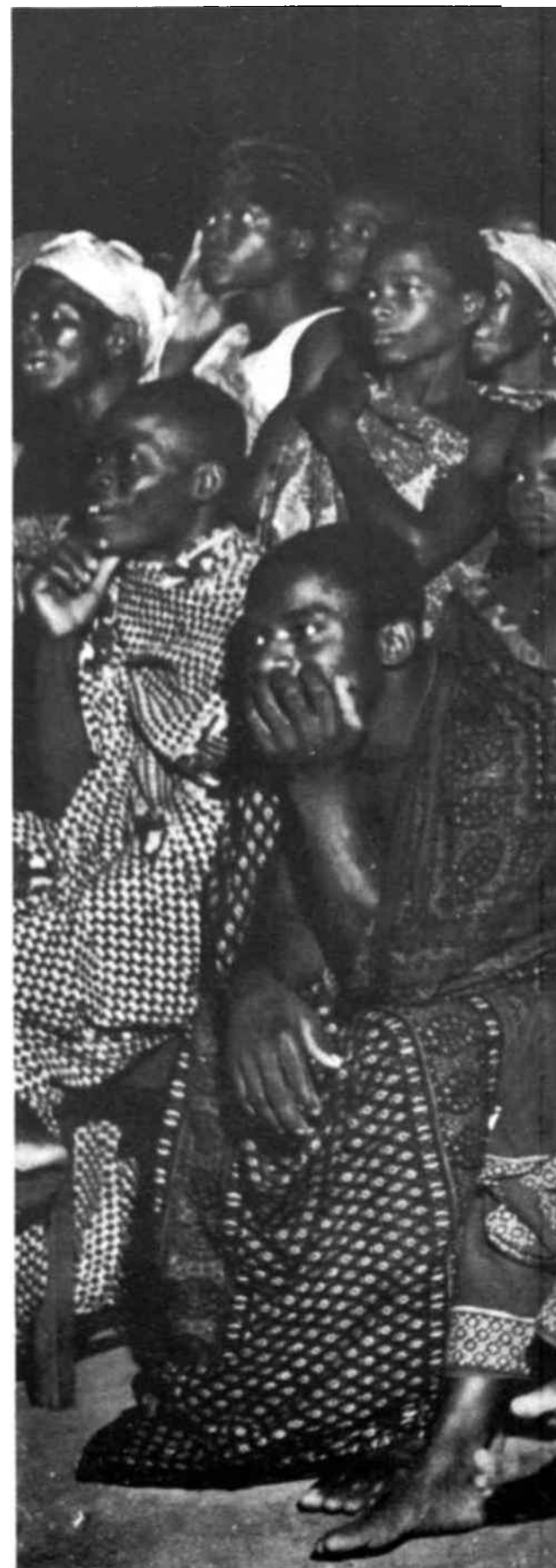
Rien de plus animé que le programme d'une telle séance. Jouant successivement de tous les appareils sur lesquels il règne en véritable homme-orchestre, le technicien de l'équipe, M. Maillet, permet à l'écran de dialoguer littéralement avec l'auditoire. S'agit-il de la leçon de français parlé et de lecture ? Des mots connus, des noms de la région apparaissent ; le premier qui les prononce reçoit des félicitations, voire un petit cadeau. On intercale une enveloppe adressée à quelqu'un du village ; quelle joie lorsque l'intéressé se reconnaît et vient retirer sa lettre ! Des pages de syllabaire sont déchiffrées collectivement, suivies par les meilleurs exercices d'écriture remis par les élèves eux-mêmes. Des croquis d'objets, des dessins pris dans les manuels scolaires illustrent des mots nouveaux qui, prononcés au micro par l'instructeur, doivent être répétés par tous.

S'agit-il de faire comprendre l'action des moustiques et la malignité des moustiques, le même épidiascope projette des préparations microscopiques cependant que le docteur commente en toucouleur, répétant les explications aussi souvent qu'il lui paraît nécessaire. Avec cet appareil, il n'est à peu près rien qu'on ne puisse montrer, images opaques, objets plats, dessins, plaques photographiques, films fixes, etc. N'importe quelle revue illustrée, même technique, peut fournir à l'écran suffisamment de vues attrayantes en elles-mêmes — par exemple, ce soir, des photographies en couleur de champs de coton et de marchés, des échantillons de tissus — pour donner matière à une causerie éducative. Avantage inestimable en face d'un public que déçoit la fluidité des scènes filmées, chaque image peut être immobilisée aussi longtemps qu'il le faut. A cet égard un bon film fixe commenté dans la langue du pays donnera de meilleurs résultats pratiques que le cinéma. A M'Boumba du moins, on observa l'échec total du dessin animé, qu'il fût éducatif ou amusant. En

revanche, les documentaires les plus didactiques ont toujours éveillé l'attention, et il semble qu'on pourrait même les faire passer indéfiniment sans en déflorer l'intérêt. Ainsi ces films sur l'alimentation du bétail, l'art de la poterie, la vie des étangs, la plupart des spectateurs de ce soir les connaissent déjà ; à leur excitation j'aurais supposé qu'il s'agissait d'une « première »... Voilà un facteur dont il importe d'être conscient : loin de lasser, les choses répétées n'en plaisent que davantage. Du moment que quelqu'un est là pour expliquer dans le dialecte local ce qui s'agit sur l'écran, la mobilité du film peut être partiellement compensée par des commentaires ainsi accordés à tout moment aux réactions de l'auditoire. Mais à la fin de la soirée, les trois fonctionnaires africains risquent d'y avoir usé toute leur salive : chaque spécialiste aura eu, en effet, à traiter plusieurs sujets de sa rubrique. Ils le font d'ailleurs avec une éloquence toute africaine, sans jamais hésiter ni souffler, au même rythme que les scènes du film ; il n'est pas un d'entre eux, le docteur, l'instituteur, le moniteur d'agriculture, qu'un orateur politique n'envierait pour son débit fougueux, son accent convaincant. Mais la palabre, au meilleur sens du terme, n'a-t-elle pas été de tout temps élevée, en Afrique, à la hauteur d'une institution ?

Les seuls moments où aucun d'eux n'avait à tenir le micro, c'était lorsqu'on diffusait de la musique, celle-ci également fort appréciée. Le pouvoir de restitution du disque dut d'ailleurs

Grâce à l'appareil de projection, au micro, et aux disques, les auditeurs reconnaissent la voix d'un célèbre chanteur toucouleur



PERMIS DE CRÉER UNE NOUVELLE TECHNIQUE ÉDUCATIVE

apparaître quelque peu magique aux gens de M'Boumba quand ils entendirent et reconnurent la voix d'un célèbre chanteur toucouleur d'un village voisin, mort depuis plusieurs années ; on vit alors des larmes ruisseler sur les visages.

★

VOILA terminée la séance, encore que des groupes obstinés la prolongent, espérant un rebondissement jusqu'à ce que le groupe électrogène jette son dernier souffle. Mais en restera-t-il quelque chose dans les esprits, dans la vie de la communauté ? Le chef de la mission est le premier à convenir qu'on ne saurait répandre effectivement la lecture par les seuls procédés audio-visuels ; on ne peut prétendre faire mieux qu'enseigner l'alphabet, quelques mots usuels et à chacun son nom et celui de son village. Déjà, le fait de savoir lire et reproduire son nom modifie la personnalité, l'attitude intellectuelle d'un individu : « L'important, voyez-vous, me dit M. Terrisse, c'est que découvrant l'intérêt de la lecture pour la conduite de la vie pratique, l'adulte lutte désormais pour l'instruction de ses enfants. »

A cet égard, l'action de la mission aura été décisive. Non seulement quelques enfants rassemblés à raison de une ou deux heures par jour réussissaient, au bout de trois semaines d'assiduité, à lire des textes élémentaires et

composer de petites lettres, mais le village décidait pour sa part de se construire une école et passait immédiatement à l'exécution. Pour l'édification d'un dispensaire, les habitants ont souscrit, de même, une somme de 180.000 francs, et se sont engagés à fournir main-d'œuvre, sable et gravier.

Mais ce ne sont pas là les seules transformations dont se sera enrichi le village-cobaye. On s'en apercevra mieux encore dans quelques années, quand auront grandi les arbres plantés au cours de ces deux mois : les uns comme simples ornements, les autres pour porter des fruits, les filaos pour fournir du bois de charpente. Il fut constaté aussi, dans les cases, des améliorations notables du confort et de l'hygiène domestique ; les ordures, par exemple, étaient désormais brûlées. Rien de tout cela, on s'en doute, ne s'était fait de nuit ; il est bien évident que les démonstrations concrètes — culture attelée, soins de propreté, etc. — avaient lieu de jour. En revanche ce sont des projections sur les arts africains et le film sur la poterie qui éveillèrent chez certains le sens artistique. Dans ce village où l'on eut vainement cherché la moindre trace de décoration, potiers, menuisiers et forgerons se découvrirent subitement une vocation d'artisans et se mirent à fabriquer des objets ouvragés (je n'oublierai pas certaine cuiller surréaliste offerte à M. Terrisse). Des enfants apportèrent des dessins d'animaux extraordinairement stylisés, géométriques, réduits aux lignes de force

essentielles et rappelant de façon saisissante certaines peintures de *bushmen*.

S'il n'eut tenu qu'aux membres de la mission, la condition des femmes se fut aussi allégée du véritable esclavage que constitue, pour chacune d'elles, de l'aube au couchant, le maniement du pilon sous lequel l'épi de mil devient le couscous du repas familial. Suggéré par eux, l'achat d'un concasseur à mil pour le village avait tout d'abord été admis avec enthousiasme. Mais le caractère féodal de la société toucouleur s'opposait à ce que le même appareil servît aux nobles et aux autres castes ; plutôt que de consentir à cela, on préféra renoncer au projet et à ses avantages. Ainsi, M'Boumba continuera, pour d'éventuels amateurs de couleur locale, à bourdonner tout le jour du rythme sourd des pilons, et ses femmes ne désapprendront pas le geste souverainement gracieux qu'elles ont pour les faire danser à deux ensemble dans le même mortier.

Il est probable que des équipes comme celle que dirigea M. Terrisse seront constituées pour rayonner dans toute l'A.O.F. Ces démonstrations, ces causeries à la belle étoile et ces cent vingt films vus en soixante nuits blanches par un village déshérité du Sénégal, M'Boumba n'aura donc pas été le seul à en tirer profit. Une technique en est née, qui peut influencer directement ou indirectement l'évolution de seize millions d'êtres humains. (*Reportage photographique par Eric Schwab.*)

ues, le technicien permet à l'écran de dialoguer littéralement avec l'auditoire. Quelle joie lorsque quelqu'un du village voit son nom apparaître sur l'écran ! Mais quand les toucouleur d'un village voisin, mort depuis plusieurs années, les larmes ruissellent sur les visages. Spectacle fascinant : à minuit, il n'y aura que quelques rares endormis.



DES PIONNIERS DES TERRES A LA

par Da

A 80 kilomètres de Colombo, le paysage cingalais change brusquement d'aspect. Les palmiers des plantations luxuriantes se raréfient, les voitures soulèvent de petits nuages de poussière et les villages s'espacent.

Si le paysage a brusquement changé, c'est que vous venez d'entrer dans la « zone sèche » de Ceylan, ainsi nommée parce qu'il y pleut seulement pendant trois mois de l'année. Bien qu'elle occupe les trois quarts de l'île, cette région ne fait guère vivre que trois millions de Cingalais sur une population totale de 7.500.000 habitants, avec, chaque année, au moins cent mille bouches de plus à nourrir.

Il y a vingt ans encore, une grande partie de cette zone sèche n'était qu'une jungle infestée par le paludisme. Or cette région a vu fleurir autrefois l'une des civilisations les plus prospères de toute l'Asie. C'est là, voici plus d'un millénaire, que les rois de l'antique Lanka domptaient les rivières gonflées par les pluies saisonnières et les forçaient à travailler pour eux dans les rizières. Ils constituèrent ainsi de vastes réservoirs en faisant murer les dépressions naturelles au moyen de *bunds* (1). Mais les envahisseurs venus du nord ne tardèrent pas à comprendre l'importance stratégique de ces réservoirs. Leurs hommes et leurs éléphants ouvrirent dans les bunds de larges brèches par où s'écoula la

vie de Lanka. La jungle gagna peu à peu du terrain et seuls quelques villages tenaces purent subsister dans cette région.

Rien ne devait changer jusqu'en 1933. C'est alors en effet que le Gouvernement décida de remonter le cours de l'histoire et de faire produire à la zone sèche le riz que Ceylan était obligé d'importer pour nourrir ses habitants. Dans la seule région de Polonnuruwa, l'ancienne capitale, cinq mille familles venues de toutes les régions de l'île ont été installées sur des terres arrachées à la jungle. Les antiques réservoirs ont été remis en service et leurs eaux alimentent aujourd'hui les rizières.

Afin de relever le niveau de vie d'une population de cinquante mille âmes — trente-cinq mille colons, dix mille « squatters » qui sont venus s'installer là, et dix mille paysans dont les ancêtres ont opiniâtement refusé de céder devant la jungle — le Gouvernement de Ceylan et l'Unesco ont ouvert au village de Minneriya un centre d'éducation de base dirigé par M. Duane Spencer Hatch, éducateur américain.

M. Hatch et ses collaborateurs se sont fixé deux objectifs principaux : fournir à la population de la région les moyens de s'instruire afin qu'elle puisse améliorer ses conditions de vie « par elle-même », et créer un centre de formation professionnelle où des stagiaires originaires de toutes les par-

(1) Du mot indien band, sorte de digue.



Il y a seulement deux ans ce réservoir — aussi vaste qu'un lac (photo du bas) — était envahi par la jungle ; aujourd'hui il a été remis en service. Jadis, il faisait partie du système d'irrigation édifié au XII^e siècle de notre ère par le roi Para Kramabahu le Grand, dont la statue (en haut à droite) domine les vestiges de sa capitale Polonnuruwa. Le souverain s'était bâti un magnifique palais de six étages dont il ne subsiste plus aujourd'hui que quelques ruines (en haut à gauche).

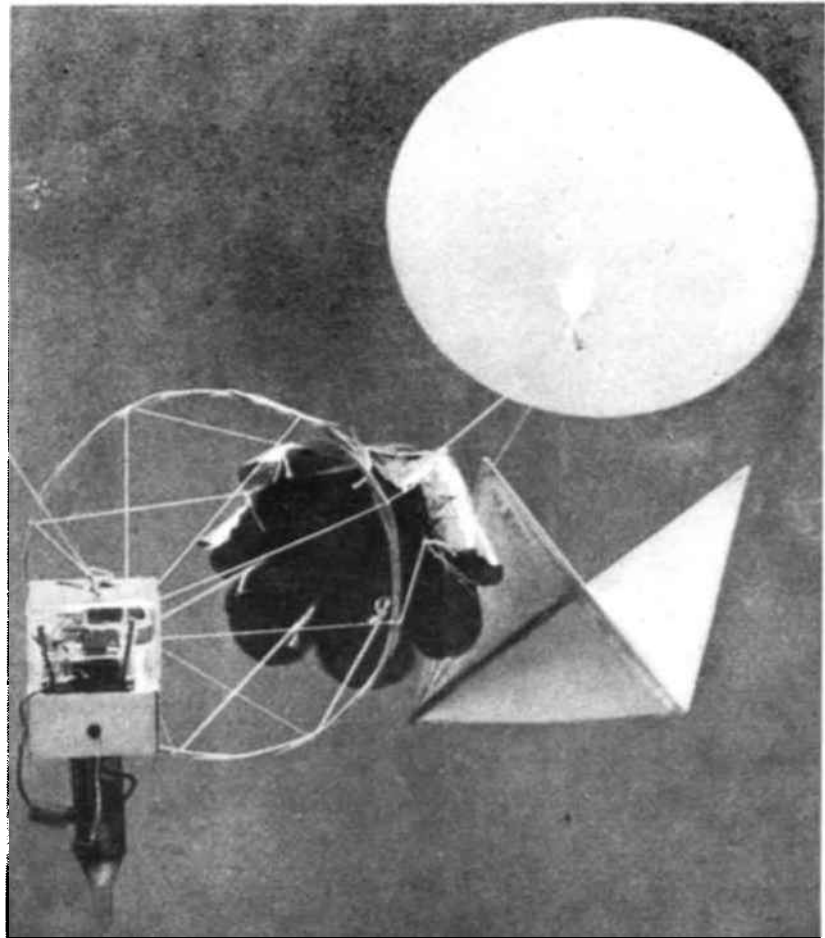


Photo "Scientific American"

La radiosonde (à gauche) permet de déterminer les conditions atmosphériques qui règnent jusqu'à une altitude d'environ 3.000 mètres. Cet instrument est muni d'un appareil de transmission qui renvoie à terre, à intervalles réguliers, des signaux indiquant la température, la pression atmosphérique et le degré d'humidité. Entre la radiosonde et le ballon (à droite), se trouvent un parachute et un réflecteur qui permet de suivre le ballon au radar.

1957-58 SERA LA PREMIÈRE ANNÉE GÉOPHYSIQUE INTERNATIONALE

par Maurice Goldsmith

A dater du mois d'août 1957 et pendant un an, des centaines de savants, postés dans les observatoires-clés du monde entier, étudieront jour et nuit l'atmosphère terrestre. Cette expérience sera l'une des plus importantes jamais tentées à l'échelle internationale dans le but de réunir des données permettant de mieux comprendre les phénomènes physiques qui gouvernent notre vie quotidienne.

La décision de préparer dès maintenant cette vaste entreprise scientifique fut prise récemment à Amsterdam lors de la réunion de l'Assemblée générale du Conseil international des Unions scientifiques. Il y a été convenu que des astronomes, des physiciens, des géographes et des spécialistes de la radio se consulteraient sans délai dans ce but.

Toutes ces disciplines ont leur rôle à jouer dans cette vaste enquête, car l'étude de l'atmosphère peut non seulement contribuer à améliorer nos connaissances sur la météorologie et les communications radiophoniques, mais aussi révéler d'importantes données sur la nature de la terre.

C'est du XVII^e siècle que date l'étude scientifique de l'atmosphère sur une base vraiment systématique, avec les travaux d'Italiens comme Torricelli. Depuis, nos connaissances sur l'atmosphère qui nous entoure se sont considérablement développées ; nous savons, par contre, peu de choses sur l'atmosphère supérieure et presque rien des rapports qui existent entre elles.

La région inférieure est connue sous le nom de **troposphère**. Elle s'étend jusqu'à une altitude d'environ 12.000 mètres. C'est une zone agitée, traversée par les vents, les nuages et les orages — ce qui explique son nom, le mot grec *trepô* signifiant « faire tourner ». Le temps qui règne sur la terre a son origine dans les changements qui ont lieu dans la troposphère.

Au-dessus de cette couche d'air — et séparée d'elle par une « zone frontière » appelée **tropopause**, s'étend la **stratosphère**. Cette région de l'atmosphère, dont l'épaisseur moyenne est d'environ 80 kilomètres, est mieux connue depuis quelques années, sa partie inférieure étant devenue « l'aéroroute » des avions les plus rapides. Dans cette partie de la stratosphère, l'atmosphère agit comme un écran protecteur contre l'intensité meurtrière des rayons ultraviolets du soleil. En effet, sous l'action de ces rayons, il se forme à partir de l'oxygène une couche d'un gaz, appelé **ozone**, qui intercepte le rayonnement ultraviolet. Les molécules d'ozone se constituent dans la basse atmosphère et s'étendent sur une épaisseur d'environ 25 km. C'est là notre seule protection contre la violence du rayonnement solaire.

Au-dessus de la stratosphère s'étend la vaste région de l'**ionosphère**, qui tire son nom du fait que les ions libres (c'est-à-dire des atomes ou groupes d'atomes chargés d'électricité) y existent. Des calculs sur la manière dont les ondes hertziennes sont renvoyées vers le sol ont montré qu'il existe plusieurs couches d'atomes ionisés, ou partiellement disloqués dans l'ionosphère.

L'ionosphère comprend deux couches bien distinctes, dont l'une, la **couche E**, réfléchit les ondes hertziennes vers le sol et rend ainsi possibles les émissions sur grandes ondes. C'est dans la partie inférieure de l'ionosphère qu'apparaît le plus fréquemment l'aurore boréale. Dans certaines régions du monde cet extraordinaire phénomène est considéré encore aujourd'hui comme le présage d'événements funestes. On a ébauché de nombreuses théories pour expliquer l'origine et la nature de l'aurore boréale, mais il semble bien qu'aucune explication d'ensemble n'ait encore été trouvée. Ce phénomène serait lié aux tempêtes magnétiques.

En 1882, des savants ont collaboré à une série de recherches sur des phénomènes géophysiques, tels que l'aurore boréale et les tempêtes magnétiques, auxquelles ils donnèrent le nom de « Première Année Polaire Internationale ». On croyait à cette époque que l'aurore boréale était provoquée par le réfléchissement de la lumière des icebergs du pôle nord, mais cette théorie fut affirmée lorsqu'on découvrit que les aurores boréales ne se produisaient pas plus fréquemment à mesure que l'on s'approchait du pôle.

Le cours de la deuxième Année Polaire, qui fut organisée cinquante ans plus tard, les recherches portèrent principalement sur les tempêtes magnétiques. On continue à étudier les données recueillies à cette époque.

En 1957-58, on envisage de grouper les recherches sous le nouveau titre de « Année Géophysique internationale » — ce changement traduisant l'élargissement du champ des études. On espère également préparer pour cette expérience environ cent cinquante observatoires ionosphériques. Ce sont les savants Sydney Chapman (Grande-Bretagne) et Lloyd V. Berkner (Etats-Unis) qui, les premiers, eurent l'idée d'organiser cette Année Géophysique. Le champ des recherches est si vaste qu'un comité central chargé de dresser un plan de recherches sera constitué avec un secrétariat qui travaillera jusqu'en 1963-64 pour assurer l'analyse des données recueillies.

Les connaissances acquises grâce à ces travaux permettront de développer et de perfectionner les activités de nombreuses institutions internationales qui jouent un rôle important dans notre vie quotidienne.

ARRACHENT JNGLE DE CEYLAN

man

ties du pays viendraient s'instruire en assistant à l'application d'un programme concret. M. Hatch est convaincu que, pour réussir, cette entreprise doit s'appuyer sur la population des dix-sept colonies et des trente-neuf villages dispersés sur les 230 kilomètres carrés que dessert le centre.

Deux des villages sont habités par des Veddahs — la population autochtone de l'île. Vingt-six villages de langue cingalaise et onze de langue tamoule représentent les deux groupes linguistiques de Ceylan. Beaucoup de ces villages se trouvent dans la jungle, au bord de pistes qui ne sont guère praticables qu'aux jeeps; pendant la saison des pluies, la montée des eaux les isole parfois au milieu de véritables îles où les fauves cherchent refuge. Des écoles se créent dans ces villages et ce sont elles en général qui abritent les centres d'éducation des adultes ouverts par l'équipe Ceylan-Unesco.

Les dix-sept colonies nouvelles créées grâce à l'irrigation abritent les pionniers de la zone sèche. Par bien des côtés, elles ressemblent à tous les autres avant-postes de la civilisation : boutiques, cinéma, enseignes lumineuses.

Bien que la vie soit aujourd'hui plus facile, la terre n'est plus aussi généreuse. Au début, les colons qui cultivaient le riz sur des terrains nouvellement défrichés pouvaient compter sur deux récoltes annuelles de 35 hectolitres à l'hectare — chiffre qu'il faut parfois diviser par quatre aujourd'hui.

L'équipe des Nations Unies qui exécute actuellement le programme du centre, sous la direction de M. Hatch, est d'un caractère aussi international que l'organisation qui l'a formée. Un Indien, Srinavasa Rao, est son directeur-adjoint; Leon J. Bickham, un Américain envoyé à Ceylan par l'Organisation Mondiale de la Santé, est chargé de l'instruction sanitaire, tandis que Tore Hakansson (Suède), spécialiste de l'O.I.T., est responsable de la formation professionnelle.

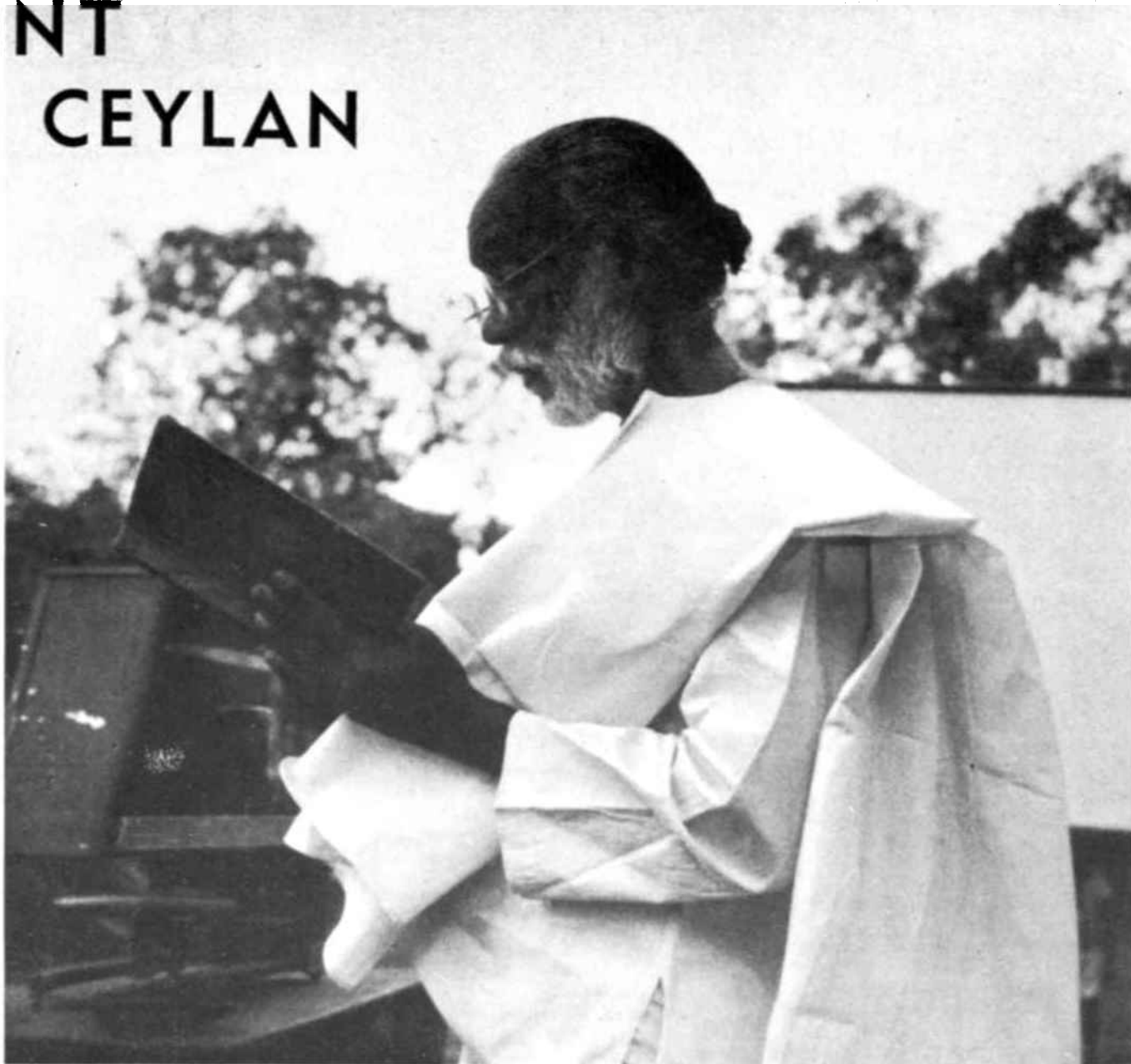
Le centre a pour mission essentielle de répandre les idées nouvelles partout où le besoin s'en fait sentir. A intervalles réguliers, on peut voir le personnel du centre charger sur une jeep un générateur électrique portatif, un projecteur de cinéma, un appareil de projection fixe et un épidiastroscope. (Ce dernier appareil sert à projeter directement des gravures ou des illustrations d'un livre sur un écran.)

Nous avons eu l'occasion d'accompagner M. Rao et M. Bickham dans l'une de leurs tournées qui nous a conduits à Sungawila, village peuplé de deux cents musulmans de langue tamoule, à deux heures de route sur les pistes de la jungle.

L'équipe installa son Q.G. à l'école du village, une construction moderne en béton, ouverte sur ses quatre côtés. Une guirlande d'ampoules colorées avait été tendue en travers de la cour de l'école : assis par terre, les enfants s'étaient placés au premier rang. Un haut-parleur branché sur la génératrice déversait des flots de musique tamoule sur le public.

Le chef du village, U.-L. Mohamed Sheriff, souhaitait vivement que l'équipe installât un centre d'éducation des adultes dans son village.

« Tous nos enfants vont à l'école, nous assurait-il, et c'est une bonne école. Mais il y a des adultes qui n'ont jamais eu cette chance et qui voudraient bien apprendre à lire. C'est que, dans ce village, on peut



Il y a quelques mois, le doyen du village d'Illukwewa était propriétaire de l'unique livre de la communauté, une collection de fables bouddhistes. Aujourd'hui, vingt-deux paysans fréquentent les cours du nouveau centre d'éducation des adultes.



Trente-cinq mille colons, originaires de diverses régions de l'île, sont venus se joindre aux dix mille paysans de la région sur laquelle s'étend l'action du Centre de Minneriya. Aussi, l'un des premiers objectifs de l'équipe internationale est-il de former d'habiles artisans, comme ce menuisier (à gauche), pour construire des maisons dans les nouvelles colonies agricoles. Le personnel du Centre — dont fait partie Mme Hatch, femme du directeur (on la voit — à droite — donnant une leçon de couture) — travaille en étroite liaison avec les habitants des dix-sept colonies et trente-neuf villages de la région.

devenir un personnage important si l'on sait lire, on peut faire du commerce et on peut devenir *vel vidani* (2). »

La musique cessa et les lampes multicolores s'éteignirent. La séance s'ouvrit par la projection de deux courts métrages récréatifs. On passa ensuite trois films sur l'hygiène avec un commentaire en tamoul; ils avaient pour sujet le paludisme, les différents insectes qui transmettent des maladies et la vaccination antivariolique. Après la projection de ces films, M. Rao et le maître d'école instituèrent un débat sur ce que l'on venait d'entendre.

Le boutiquier du village, T.-S.-M. Sheriff, n'hésita pas une seconde lorsqu'on lui demanda ce

qu'il fallait faire pour se débarrasser du paludisme :

« On prend la pompe, on verse de l'huile à la surface de l'eau des marais, on nettoie sa maison et on ne risque plus d'attraper le paludisme. »

Tout le village écoutait et approuvait comme un seul homme.

Un jeune se leva : « Est-ce que ça fait du bien de se faire vacciner? demanda-t-il; dans le film, le garçon en avait rudement peur. »

Le chef du village se leva : « Celui qui refuse de se faire vacciner est un peureux, dit-il sentencieusement; maintenant, je sais qu'en me faisant vacciner, je me protège contre les maladies. »

Questions et réponses continuèrent à se croiser jusqu'au moment où M. Bickham et M. Rao décidèrent de lever la séance. « Ils ont très bien compris, nous expliqua M. Bickham, il ne faut pas essayer

de leur apprendre trop de choses à la fois, nous reviendrons. »

Tels sont les éléments qui ont permis de constituer en trois ans « l'université rurale » de Minneriya. Un stage de formation professionnelle a d'ores et déjà été organisé au centre et il est prévu que de tels stages seront à l'avenir périodiques. Les progrès sont lents et il n'est pas mauvais qu'il en soit ainsi, car aucun éducateur ne recherche des résultats rapides et spectaculaires. Le programme du centre est aussi varié que les besoins de la population, et il doit assurer dans les domaines spirituel, intellectuel, économique et social, des progrès simultanés.

Comme l'a dit M. Hatch : « Il serait vain de se lancer dans un programme d'éducation sanitaire si l'on doit s'apercevoir au bout de trois ans que les gens sont trop mal nourris pour se bien porter. »

(2) Le *vel vidani* est chargé de répartir l'eau d'irrigation entre les cultivateurs. C'est un des hommes les plus respectés de la communauté.

UN PROFESSEUR APPRIVOISE LES "OISEAUX FRUITIERS" DE LIMA

par Ronald Fenton

SI jamais vous vous trouvez dans la magnifique capitale du Pérou et que vous entendiez parler des « Oiseaux Fruitiers » de Lima, ne demandez pas le chemin du Jardin zoologique le plus proche. Il y a de fortes chances pour qu'on vous dirige — avec un sourire — vers la maison d'un professeur nommé Bernardino Ginés.

Le fait est qu'il y a quelques années encore, il n'existait pas d'Oiseaux Fruitiers à Lima, ni du reste ailleurs au Pérou, et personne n'aurait pu vous expliquer la signification des mots « *pajaros fruteros* ».

Notre histoire commence avec l'installation, dans les faubourgs de la capitale, d'un grand marché alimentaire. Comme tant d'autres villes de l'Amérique latine, Lima a vu sa population s'accroître considérablement depuis la fin de la guerre et le nouveau marché était destiné à centraliser la vente et la distribution des vastes quantités de denrées alimentaires nécessaires à la capitale.

Autour de ce marché, toute une population ne tarda pas à se rassembler. Elle était composée principalement de paysans, venus à Lima pour vendre leurs produits et qui y étaient restés, attirés par les avantages factices de la grande ville. La plupart d'entre eux, cependant, ne tardèrent pas à constater que l'existence dans la capitale n'était pas aussi facile qu'ils se l'étaient imaginé. Mal préparés à rivaliser avec les citadins, ils cherchaient en vain un travail stable, seul moyen pour eux d'établir un foyer permanent, vivaient péniblement au jour le jour, laissaient leurs enfants errer en liberté ou les abandonnaient complètement à eux-mêmes. C'est ainsi que naquirent les « Oiseaux Fruitiers ».

Forcés de s'assurer — comme ils le pouvaient — leur nourriture et un gîte, ces enfants commencèrent par voler les produits que l'on amenait tous les matins au marché. Groupés en véritables gangs, ils dévalisaient de bon matin les camions qui apportaient de la campagne les denrées alimentaires, et bien qu'aucun véhicule ne fut à l'abri de leurs raids, ils visaient surtout les voitures chargées de fruits. Aussi, les habitants de Lima les appelèrent « *pajaros fruteros* » — oiseaux fruitiers. Ces jeunes « bandits » posaient à la police et à la société un problème très sérieux.

Lorsque les agents prenaient les Oiseaux Fruitiers en flagrant délit, ceux-ci étaient traduits devant les tribunaux et envoyés dans des maisons de correction. Mais les vols et les attaques se multipliaient : de nouvelles bandes, dont les membres se recrutaient parmi les nombreux enfants vagabonds surnommés « *palomillas* » (papillons de nuit), se constituaient sans cesse pour remplacer les garçons condamnés par les tribunaux.

Pour Bernardino Ginés, un jeune professeur, la maison de correction ne constituait pas une solution satisfaisante. Il estimait en effet que ces jeunes délin-

quants avaient, avant tout, besoin d'aide et de compréhension, plutôt que d'isolement et de punitions.

Il savait que la plupart des Oiseaux Fruitiers étaient des fils de paysans. Lui-même était originaire d'un petit bourg de l'intérieur — Muquiyayyu, situé à 100 kilomètres environ à l'est de Lima — et il était persuadé qu'il existait un moyen de s'assurer leur confiance et de gagner leur bonne volonté. Il consacra donc une bonne partie de son temps à se promener dans les environs immédiats du marché et lentement, patiemment, conquit l'amitié des Oiseaux Fruitiers qui finirent par « l'accepter ».

Au bout d'un an, après avoir appris à bien les connaître, il s'efforça de les convaincre que la vie offrait d'autres possibilités que le vol et le larcin et qu'il était, lui, leur ami, disposé à leur venir en aide.

Bernardino Ginés connaissait les résultats obtenus à la maison de correction dirigée par le ministère de la Justice. Il savait combien il était difficile de réadapter des garçons de plus de dix-huit ans, mais était d'avis que de meilleurs résultats pouvaient être obtenus avec des enfants âgés de sept à quinze ans.

Grâce à l'expérience acquise en fréquentant les Oiseaux Fruitiers, il connaissait à fond leurs problèmes et les raisons de leur comportement, dû surtout aux conséquences morales et physiques de privations et du choc qu'ils avaient subi en se trouvant sans protection dans la vie. Sans cette expérience, il ne lui aurait pas été possible de réadapter ces garçons.

M. Ginés ne manquait pas de candidats-élèves, mais il lui fallait un local. Après bien des démarches, il obtint un terrain à Magdalena del Mar et se mit à l'ouvrage pour transformer le groupe de jeunes délinquants en des garçons heureux et sains.

Avec ses jeunes amis, il s'attela à la tâche de construire une école. Les garçons établirent les fondations, apprirent à poser des briques, devinrent d'habiles menuisiers et firent toutes sortes de métiers. Ces travaux constituèrent un utile apprentissage à l'existence nouvelle que M. Ginés envisageait pour eux. Pendant ce temps, il leur montra qu'ils n'étaient pas seuls au monde, qu'ils avaient un port d'attache, une mentalité nouvelle et que leur activité s'appliquait maintenant à quelque chose d'utile.

Celui qui, aujourd'hui, voit pour la première fois l'école de Magdalena del Mar, éprouve une certaine difficulté à croire que ce bâtiment spacieux a été construit par les garçons qui l'habitent. Certes, ils ont été aidés dans ce travail. Une organisation amie, le SECPANE (*Servicio Cooperativo Peruano Norte Americano de Educacion*), a financé l'installation de l'eau courante et son directeur, M. Sullivan, est devenu pour l'école un collaborateur régulier et dévoué.

L'école reçut un statut officiel et fut



Les « Oiseaux Fruitiers » de Lima et M. Bernardino Ginés, leur professeur (en casquette blanche), commencent la construction de leur nouveau foyer-école.

baptisée « *Escuela Especial de Readaptacion* » (Ecole Spéciale de Réadaptation), mais pas pour longtemps. M. Ginés déclara en effet que dans l'esprit des garçons, ce nom les différencierait des autres enfants et créerait en eux un complexe d'infériorité. L'école fut donc rebaptisée « *El Hogar del Niño* » (le foyer de l'Enfant), nom qui exprime très exactement l'esprit dans lequel il a été créé.

Ouvert à des enfants et à des jeunes gens de six à seize ans, le Foyer assure à ses élèves une instruction primaire complète ainsi que les premiers éléments d'un apprentissage professionnel; lorsqu'ils quittent l'école, les garçons connaissent déjà un métier et trouvent facilement un emploi.

Aujourd'hui, les jeunes délinquants qui traînaient naguère dans le marché de Lima, et les « *palomillas* » ou petits vagabonds, ont trouvé un nouveau foyer et une vie nouvelle dans une maison attrayante, entourée de fleurs, de jardins potagers et de vergers.

Réduquer des garçons en qui la tendance à la violence est déjà enracinée, soulève souvent des problèmes difficiles. Mais grâce à ses connaissances en psychologie, grâce aussi à sa foi dans les qualités

innées de ses élèves, M. Ginés a réussi jusqu'ici à surmonter tous les obstacles.

Il n'existe pas, dans son école, de système rigide de discipline. L'ordre y est maintenu par les élèves eux-mêmes, qui élisent leurs propres chefs, ce qui contribue à développer en eux l'esprit de liberté et de responsabilité.

L'un des principes fondamentaux qu'on leur inculque est que les droits de chaque individu sont conditionnés par le respect des droits d'autrui. Ainsi apprennent-ils que la coopération, et non l'égoïsme, amène de bons résultats.

Les enfants restent à l'école simplement parce qu'ils le veulent bien. On ne les y retient pas. Et si l'on prend en considération le passé de la plupart d'entre eux, il est remarquable de constater que bien peu se sont sauvés. Parmi les élèves de M. Ginés, nombreux sont ceux qui ont maintenant appris la véritable signification du mot liberté. Le secret de la réussite du professeur, c'est l'affection et la sympathie qu'il éprouve pour « ses garçons ». Il a transformé son école en un véritable foyer où les enfants acquièrent une expérience féconde et prennent conscience des avantages d'une manière de vivre constructive et solidaire.



On a peine à croire que cette magnifique construction, entourée de jardins et de fleurs, a été édiflée par un professeur et un groupe de garçons délinquants.



Il n'y a pas de domestiques à l'école. Les élèves se chargent à tour de rôle des travaux ménagers. Les repas sont préparés et servis par des équipes d'écoliers.

CHILI

LA TÊTE AU SOLEIL DES TROPIQUES LES PIEDS DANS LA NEIGE ANTARCTIQUE

AVEC sa « tête brûlant sous le soleil des tropiques et ses pieds presque dans la glace », le Chili est l'un des pays habités les plus longs du monde — 4.300 kilomètres, s'étendant sur plus de la moitié du continent sud-américain. Sa largeur n'atteint jamais plus de 400 kilomètres et, par endroits, à peine 70 kilomètres.

★

L'ARIDITE de la vaste région désertique du nord du pays est à l'origine de l'une des principales richesses du Chili : les nitrates. En effet, s'il pleuvait dans le désert de l'Atacama, où se trouvent les plus grands dépôts de nitrates du monde, ceux-ci se dissoudraient. Utilisés presque exclusivement comme engrais, les nitrates donnent d'importants sous-produits, notamment l'iode, dont le Chili produit 75 % de la consommation mondiale.

★

LES neuf-dixièmes de la population du Chili sont groupés dans la fertile région centrale, où sont situées 19 des 26 villes ayant une population de plus de 10.000 habitants.

★

A Punta Arenas, la ville la plus méridionale du monde, il fait clair dix-sept heures par jour pendant les mois de décembre et de janvier.

★

PERSONNE ne sait exactement d'où le Chili a tiré son nom. Certains pensent qu'il provient d'un mot de la langue Quechua qui signifie « neige » ou « froid ». D'autres soutiennent qu'à l'origine c'était le nom d'une vallée que les conquérants donnèrent à la contrée tout entière ; d'autres encore estiment que ce mot de deux syllabes provient de l'appellation d'un oiseau indigène. Peut-être son origine est-elle « Aymara Chilli » qui signifie « endroit où finit la terre ».

★

LES Indiens Araucans, dont le folklore est extrêmement riche, ont une chanson pour célébrer chaque acte de leur vie : chansons pour les enfants, chœurs et chants rituels réservés aux cérémonies religieuses. Les mélodies et le rythme de cette musique sont remarquables.

★

LE Chili possède l'un des meilleurs systèmes scolaires d'Amérique du Sud. La formation professionnelle commence au stade élémentaire et se poursuit dans les écoles artisanales et les écoles de commerce où la théorie s'allie à la pratique. Une des plus anciennes écoles professionnelles d'Amérique est l'École des Arts et du Commerce de Santiago.

★

LE Chili a donné à l'Amérique latine l'un de ses plus grands poètes : Gabriela Mistral, prix Nobel de littérature 1945. Cette ancienne institutrice de village, membre du corps diplomatique chilien, obtint ses premiers succès en 1914, lorsqu'elle reçut un prix de poésie.

★

DEPUIS quelques années, des groupes universitaires ont pris la tête d'un mouvement destiné à pourvoir les Chiliens d'un bon théâtre. Non seulement le Théâtre expérimental de l'Université nationale du Chili donne à Santiago des spectacles de grande qualité — drame classique et moderne — mais sa troupe effectue des tournées dans tout le pays, jouant dans les écoles, les camps militaires, les locaux des syndicats et les centres ruraux. En 1945, ce théâtre a créé une École des Arts dramatiques. En plus des cours qu'elle donne, elle entretient une bibliothèque et encourage les études à l'étranger par l'attribution de bourses. Pour stimuler l'activité littéraire, un prix annuel du théâtre expérimental a également été créé.

★

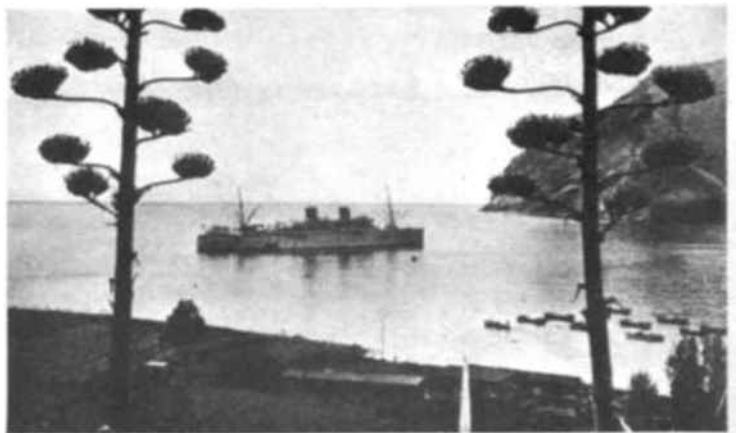
PENDANT la lutte des Espagnols contre les Indiens indomptés de l'Araucanie, un jeune capitaine, Alonso de Ercilla, écrit des vers sur des bouts de papier, des lambeaux de cuir, sur tout ce qui pouvait lui tomber sous la main. Quand il retourna en Espagne, il en fit un long poème dont la première partie fut publiée en 1569. « La Araucana », qui évoque les débuts du Chili en tant que nation, est l'un des plus importants poèmes épiques de la littérature américano-espagnole. Au cours des XVI^e et XVII^e siècles, les écrivains chiliens y puisèrent une grande part de leur inspiration.

★

CLAUDIO ARRAU, l'un des plus grands pianistes contemporains, est chilien. Depuis sa première audition aux États-Unis, en 1924, il n'a cessé d'être acclamé partout dans le monde. Parmi les autres pianistes chiliens de marque, il faut citer Arnaldo Tapia Caballero, Armando Palacios, Alfonso Montecino et Oscar Gacitua.



Chargés sur wagons, les nitrates de l'Atacama cheminent le long des pentes abruptes qui descendent vers la mer et les ports.



C'est à l'ouest de Valparaíso, dans l'une des îles Juan Fernandez, qu'aurait vécu le matelot anglais qui inspira à Defoë son Robinson.



Quatrième ville de l'Amérique du Sud, Santiago compte 1.200.000 habitants soit le cinquième de la population du Chili.



La mer constitue pour le Chili la principale voie d'accès avec ses trente ports et ses multiples havres de pêche, tels Puerto Montt.



Séparée de Punta Arenas par le Déroit de Magellan, la Terre de Feu abrite encore quelques primitives tribus indiennes.

CHILI (Suite)

ESSOR DE L'INDUSTRIE, PROGRÈS DE L'ENSEIGNEMENT

par Tibor Mende



Le Chili compte quatre universités, plusieurs écoles supérieures et instituts techniques, notamment à Santiago, Valparaiso et Concepcion. Voici la façade de l'Université Catholique à Santiago. L'Université nationale, également à Santiago, est la plus importante du pays.

Si l'est vrai que le Chili possède de vastes ressources naturelles, il demeure néanmoins un pays pauvre. Une grande partie de sa population mène une existence difficile dans les étroites vallées cernées par les pics neigeux des Andes. Ce n'est qu'au cours des vingt-cinq dernières années que les richesses du pays ont fait l'objet d'une étude approfondie et méthodique et que les industriels se sont rendu compte des immenses possibilités qu'offre cette étroite bande de territoire.

Aujourd'hui, l'industrie chilienne est en plein essor. Le Chili, on le sait, est le plus grand producteur de nitrates naturels du monde, mais depuis quelques années, l'exploitation des gisements cuprifères s'est largement développée, notamment dans la partie centrale du pays, plaçant celui-ci au deuxième rang des producteurs mondiaux de cuivre.

L'industrie du fer est également en pleine expansion : une importante aciérie, mise en service il y a deux ans, à Huachipato, près de Concepción, est la deuxième par ordre d'importance de l'Amérique du Sud.

Ainsi, lentement, mais sûrement, les futurs Pittsburgh et Birmingham commencent à surgir dans la campagne chilienne. Le niveau de vie de la population s'améliore progressivement, des maisons plus confortables sont construites, enfants et adultes sont mieux nourris, mieux soignés, et par conséquent plus sains et plus heureux.

Mais tandis que le Chili s'engageait dans la voie de l'industrialisation, ses dirigeants ne négligeaient pas le problème essentiel de l'enseignement. A la fin de la dernière guerre, près d'un quart des 5.800.000 Chiliens étaient illettrés et la population s'accroissait de 100.000 âmes tous les ans. La législation prescrivait

l'instruction gratuite et obligatoire, mais le pays manquait d'écoles.

Les Chiliens savaient fort bien que leur rêve de progrès et d'expansion industrielle ne pouvait se réaliser tant que la nation restait accablée sous le fardeau de l'analphabétisme. Une action urgente s'imposait, le Gouvernement organisa donc une vaste campagne éducative dont les résultats commencent, aujourd'hui, à se faire sentir.

Certes, le Chili avait déjà fait de gros efforts dans le domaine de l'éducation : dès 1840, le Gouvernement avait organisé des cours du dimanche dans les casernes, créé des bibliothèques publiques où tous les citoyens pouvaient apprendre à lire et compléter leurs connaissances notamment dans le domaine de l'hygiène. Mais la

misère empêchait trop souvent les populations de profiter de ces facilités. Le sol aride nourrissait mal les paysans et ne leur laissait guère le loisir de s'instruire.

Au milieu du siècle dernier, 87 % des 1.500.000 habitants du Chili étaient encore analphabètes. En 1940, cette proportion était tombée à 42 % tandis que la population s'élevait à près de cinq millions. Introduite en 1920, l'instruction primaire obligatoire s'avéra insuffisante pour résoudre le problème. Une action plus énergique s'imposait, il fallait partir sur des bases nouvelles.

L'essor de l'industrie pendant les années de guerre a contribué à convaincre l'opinion de la nécessité de développer parallèlement l'éducation des adultes. En 1939, Mme Amanda Labarca, personnalité importante de l'enseignement, provoqua une surprise générale en publiant l'exposé

suivant : « Sur 10.000 Chiliens, 2.219 sont illettrés, 2.168 sont en âge d'aller à l'école mais 568 seulement y vont, 61 terminent leur instruction primaire, 47 entrent dans le cycle secondaire mais seulement 9 terminent leurs études, 3 entrent à l'Université, 1 seul reçoit son diplôme. »

Chiffres éloquentes, surtout celui qui nous apprend que sur 10.000 Chiliens, 61 seulement terminent leurs études primaires. En 1939, 250.000 enfants fréquentaient irrégulièrement l'école, soit parce qu'ils devaient contribuer par leur travail au budget familial, soit parce qu'il ne se trouvait pas d'école à proximité de leur domicile. Sur les 191.000 enfants inscrits en 1939 dans les écoles primaires, 27.300 seulement achevèrent les six classes du cycle scolaire. En fait, malgré la loi sur la scolarité obligatoire, 468.000 enfants furent, cette année-là, privés de toute instruction.

En cinq ans, 21.000 instituteurs volontaires

Cette situation ne pouvait plus durer. Et en 1942, le Gouvernement créait, à la Direction générale de l'Enseignement primaire, un Département de Lutte contre l'Analphabétisme et d'Education des Adultes. A cette époque, le Chili ne disposait encore que de trente-huit centres d'éducation des adultes et la création de nouvelles écoles se heurtait à de nombreux obstacles.

Les provinces jouissaient d'une quasi-autonomie dans le domaine de l'éducation, et l'élaboration d'un programme s'avérait difficile à l'échelle nationale. L'équipement faisait défaut et les crédits alloués semblaient nettement insuffisants. Pourtant, en moins de dix ans, grâce à l'enthousiasme et à l'énergie des fonctionnaires et des spécialistes de l'éducation des adultes, le nouveau programme a été appliqué et développé avec succès dans l'ensemble du pays.

En juin 1951, le nombre des centres d'éducation des adultes était

passé à 387 (dont 309 écoles du soir pour élèves de plus de seize ans), soit plus de dix fois le chiffre de 1942. Ces écoles ont un double objectif : on y enseigne l'alphabet, mais aussi des notions de sciences élémentaires applicables à la vie quotidienne. Quarante-deux de ces centres fonctionnent dans les prisons, neuf dans les sanatoriums et les hôpitaux.

Certains répondent à des conceptions tout à fait nouvelles, notamment cinq écoles mobiles, deux centres de vulgarisation artistique et deux établissements d'enseignement ménager. D'autre part, un orchestre symphonique formé par des professeurs a donné, en 1950, dans différentes régions du pays, 361 concerts suivis par plus de 250.000 personnes. An cours des cinq dernières années, 223 bibliothèques ont été constituées dans les centres d'éducation des adultes et plus de 350.000 lecteurs y empruntent des livres. Parmi les dernières innovations dans le domaine de l'éducation des masses, il faut encore mentionner l'exposition culturelle itinérante qui fera le tour du pays.

Les cours d'éducation des adultes comportent trois degrés et sont sanctionnés par un certificat qui facilite l'obtention d'un emploi. A cette campagne de vaste envergure, le Ministère de l'Education Nationale n'a pu affecter que 900 maîtres. On a donc fait appel à des instituteurs volontaires qui sont venus en grand nombre prêter bénévolement leur concours, non seulement pour faire la classe, mais aussi pour aider aux collectes de livres et de matériel scolaire organisées par les municipalités.

Entre 1945 et 1950, plus de 21.000 instituteurs volontaires participèrent bénévolement à la campagne contre l'analphabétisme. Près de la moitié d'entre eux étaient des membres du corps enseignant qui prolongeaient ainsi leur travail de plusieurs heures tous les soirs. Les autres étaient des étudiants ou de simples particuliers.

En six ans, 88.000 personnes ont appris à lire

Les résultats furent très encourageants. Dès la première année — 1945 — cinq mille personnes apprirent à lire. Il est intéressant de noter à cet égard que 755 d'entre eux seulement avaient suivi des cours publics, la grande majorité ayant bénéficié de leçons données à domicile par des instructeurs bénévoles.

Ces chiffres doublèrent pendant la deuxième année de la campagne (1946) et triplèrent en 1947. Au total, 88.000 personnes ont appris à lire et à écrire entre 1945 et 1951, et la campagne continue à se développer.

Ces résultats sont encourageants, mais encore insuffisants. Rien de plus frappant à cet égard que l'affiche distribuée par le Département de la Lutte contre l'Analphabétisme : elle souligne, en effet, qu'il y a encore au Chili assez d'analphabètes adultes pour peupler Santiago (1 million 200.000 habitants). Si l'on ajoute à ce chiffre celui des enfants de moins de quinze ans qui ne savent pas lire, le tableau devient encore plus sombre.

A la lutte contre l'analphabétisme, la radio et le cinéma prêtent leur concours. D'autre part, les dirigeants de la campagne comptent sur la création de nouvelles écoles normales, sur une augmentation des subventions et un concours accru des volontaires.

Grâce aux nouvelles méthodes qu'ils sont en train d'élaborer, un grand pas sera fait vers la réalisation de leur objectif principal : faciliter à leurs compatriotes l'exploitation des immenses ressources du pays.

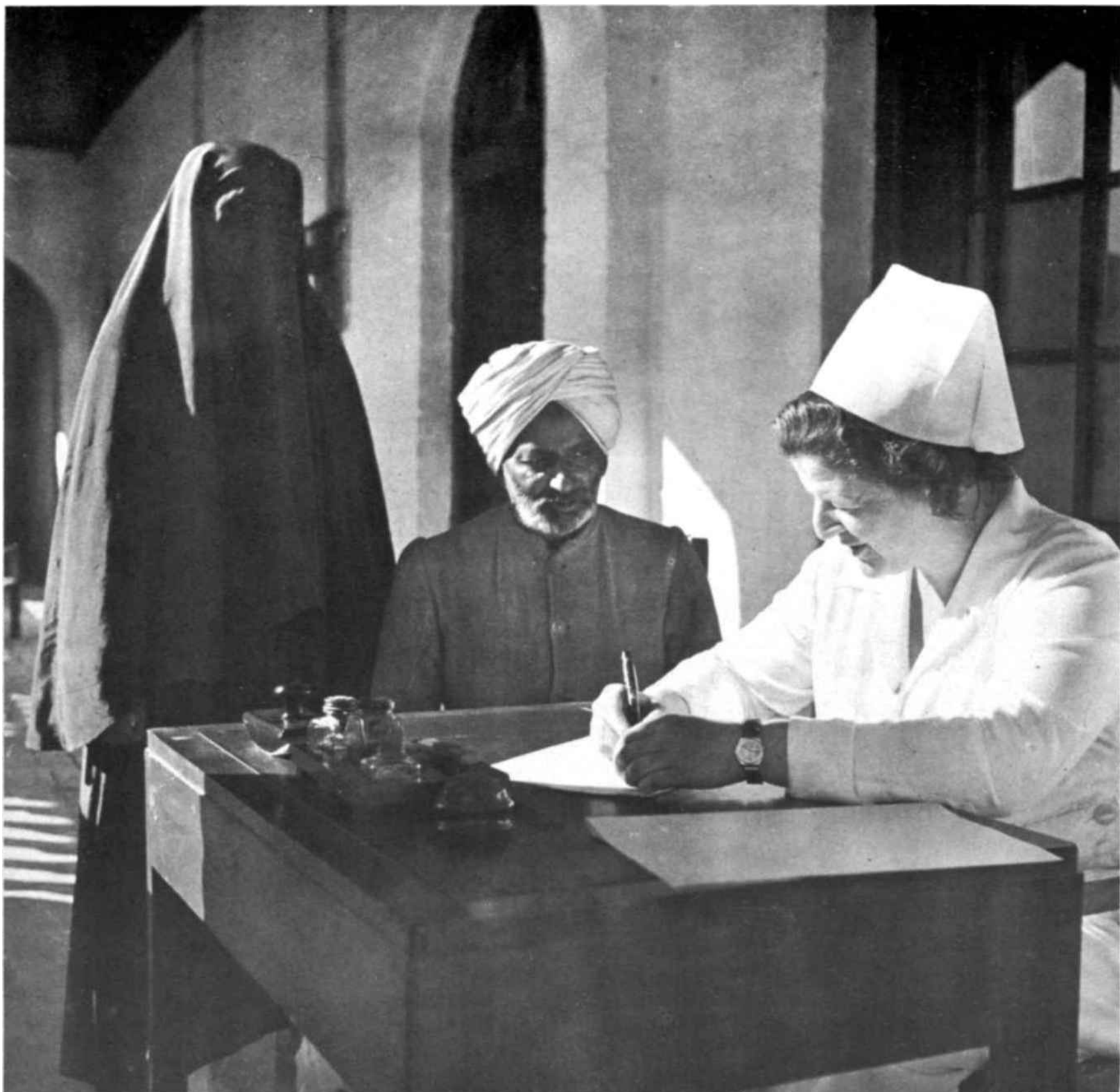


Dans le sud du Chili, principalement, les cours d'eau et les fjords sont nombreux. Grâce à de grands bacs — comme celui de Carahue — les attelages de bœufs les traversent en toute sécurité.



MAISONS DE PÊCHEURS DE PUERTO-MONTT, MASSIFS TOURMENTÉS DE MAGALLANES : PAYSAGES TYPQUES DU CHILI, « PAYS DE BEAUTÉ ».





(Photos Eric Schwab.)

TABINDA DÉCOUVRE SON VISAGE

Les femmes du Pakistan affirment leurs droits à l'émancipation. Après la période dramatique qui suivit le partage du continent indien en deux Etats, et au cours de laquelle des millions de réfugiés affluèrent au Pakistan, des femmes comme la Begum Liaquat Ali Khan, épouse de l'ancien Premier ministre, prirent la tête d'un mouvement en faveur de l'abolition du « purdah », c'est-à-dire d'une campagne tendant à accorder aux femmes des droits égaux à ceux des hommes. Des femmes de toutes conditions se présentèrent dans les camps de réfugiés pour soigner et secourir les malheureux. Par la suite furent organisées des écoles d'infirmières et des cours de formation de sages-femmes, dont les fonctions avaient été exercées jusque-là d'une façon archaïque, peu hygiénique et parfois même dangereuse, par les « dais » (accoucheuses). Sur ces photos on voit Tabinda, jeune fille musulmane, se présenter à l'école des sages-femmes de Lahore, le visage recouvert du burqua (voile). Elle écarte son voile, geste qui symbolise son émancipation, pour s'inscrire comme infirmière-stagiaire. (Voir en pages 5 et 6 le reportage de Ritchie Calder.)

